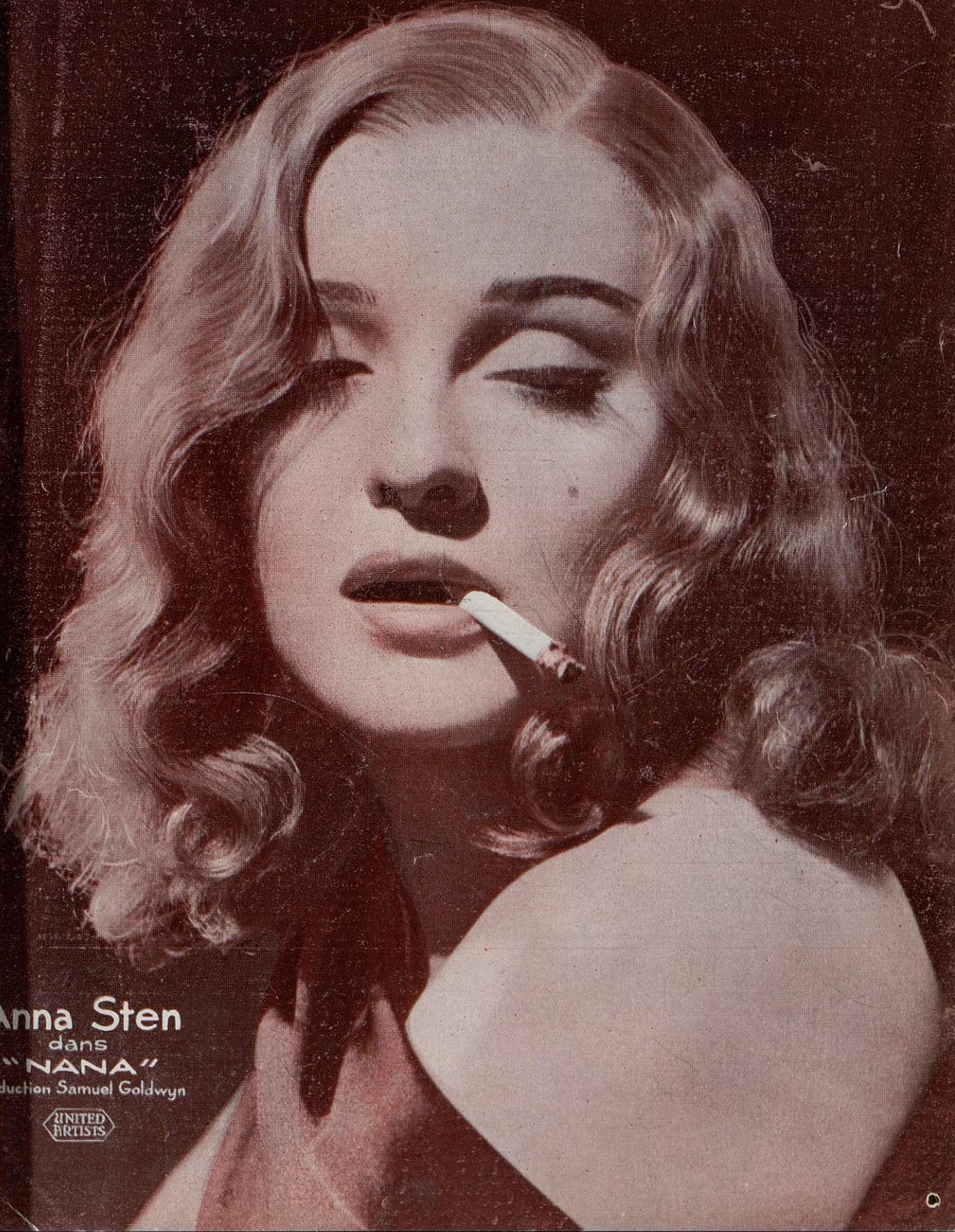


CINÉ MAGAZINE

3 MAI 1934

1fr.50

TOUS LES JEUDIS



Anna Sten
dans
"NANA"
Production Samuel Goldwyn



LES POTINS DE LA SEMAINE

Les temps difficiles.

Ce noble fantaisiste au sourire éclairé tant qui dirigeait dernièrement un music-hall près des boulevards, n'a pas trouvé, dans cette dernière fonction, le succès d'argent qu'il escomptait...

Alors qu'on le vit, à l'origine du cinéma parlant assumer la « supervision artistique » d'une grande firme, et ceci à des appointements astronomiques, il vient de signer un contrat infiniment plus modeste, pour un film en cours d'exécution.

Ne dit-on pas, en effet, que le cachet qui lui serait alloué, ne dépasserait pas 25.000 francs pour sept semaines !

Une misère, si l'on songe qu'il y a trois ans, ces vingt-cinq mille francs, il les touchait par semaine !

3-1=4

C'est le calcul que vient de faire l'avisé directeur des Agriculteurs, du Bonaparte et du Ciné-Opéra, à qui ces trois salles ne suffisent probablement plus, puisqu'il vient de jeter son dévolu sur le cinéma du Colisée...

Espérons que, lors d'une projection d'un même film dans ces quatre salles, on ne commettra pas l'erreur de parler de « quadruple exclusivité »... alors que c'est « quart d'exclusivité » qu'il faudrait dire.

Homonymies.

On a beaucoup remarqué que certains noms prononcés lors de l'Affaire, rappelaient ceux de certains artistes de cinéma : Garat, Angelo, Boyer. Point n'est besoin de dire que, quoi qu'en puisse penser Paul Morand, il ne s'agit là que d'homonymies.

De son côté, Paris-Midi a découvert deux jeunes artistes - Renée Renoult et Andrée Hesse n'ayant aucune parenté avec les avocats-hommes d'affaires dont il a été parlé abondamment ces temps derniers.

Enfin il nous revient qu'un cinéophile, plaisantin à ses heures, assure à qui veut l'entendre que l'artiste américain Rod La Roche est un arrière-petit-neveu du colonel du même nom !

Cette information sous toute réserve !

Ouf !

M. Adrien Marquet vient de partir en guerre contre le cumul en général, et le cumul des fonctionnaires plus particulièrement. Désormais, après leurs heures de travail, ceux-ci n'auront plus le droit de se livrer à une occupation rétribuée...

Bravo ! Nous voici rassurés : Ce n'est pas encore demain que Paul Claudel, Giraudoux et Paul Morand apporteront au Cinéma des scénarios originaux ! On respire...

Statistiques.

Le chômage de l'actualité aidant certains journaux spécialisés publient

actuellement de nombreuses statistiques où, se référant au coût global de la production française de ces dernières années, à l'ensemble des recettes et au nombre de films produits, ils concluent qu'un film, pour apporter de l'argent à ses commanditaires, ne doit pas dépasser le budget de X... francs.

Tout cela est très joli. On n'oublie qu'une chose : la qualité des films produits et le pourcentage de la population française que la médiocrité générale fait fuir. De plus, il n'est pas d'exemple qu'un bon film français, d'un prix raisonnable, s'il n'est pas hermétique, ait coûté de l'argent à ses commanditaires. Exemples : **Poil de Carotte, La Maternelle, etc.**

Alors qu'on nous laisse donc tranquilles avec tous ces chiffres qui, comme toutes les statistiques en général disent ce que leurs auteurs veulent leur faire dire.

Qui veut trop prouver...

Les lumières de la ville.

M. Francis Carco vient de faire paraître un roman, **Paname**. « Une nouveauté », disent les communiqués.

Une « nouveauté », hum... Est-ce que, en 1927, Francis Carco n'écrivait-il pas le scénario d'un film intitulé justement **Paname** et que la censure, avec son intelligence habituelle, transforma en **Paname n'est pas Paris** ?

On garde les mêmes...

On annonce que ce grand producteur, dont la faillite, l'an passé, fit quelque bruit serait actuellement en pourparlers avec un financier anglais pour tourner à Londres une superproduction (évidemment) en deux versions : française et anglaise.

Quoi qu'on en dise : il est des gens qui ne **désarment** pas !

Hé... Hé...

Mme Exbraya et ex... manitou à la censure, ne pardonne pas à certains de l'avoir « démissionnée » avec quelque brutalité.

Elle a, paraît-il, juré de se venger et, pour commencer, annoncé à qui veut l'entendre qu'elle va publier ses **Mémoires**. Certaines interventions extra... cinématographiques y seraient mises à jour.

Il va y avoir du sport...

Une affaire dans le lac.

Blague à part. Un producteur français avait sérieusement songé à commander un scénario original à Georges Siméon, pour le cas où sa trompetteuse enquête de « Paris-Soir » eût donné, ne fût-ce que l'ombre d'un résultat.

Dans sa candeur naïve, le même

homme (nous parlons du producteur non du romancier) avait songé à faire appel à... l'inspecteur Bonny dans un rôle de détective - qui - trouve - instantanément - le - criminel.

Oui, mais voilà : pas plus Siméon que Bonny ne trouvent trace d'un membre de la ténébreuse mafia ; et le producteur qui, déjà, se frottait les mains en escomptant de mirifiques recettes de ce projet bien d'actualité, maudit aujourd'hui l'inspecteur peu perspicace.

Moralité (toute personnelle) : Bonny soit qui mal y pense.

Sur une retraite...

Sait-on que lors de la préparation de « Liliom », Fritz Lang songea tout d'abord à Gina Manès. Celle-ci, amèrement déçue par ses derniers films, venait de partir pour le Maroc où, entre Casablanca et Marrakech elle tient maintenant une cantine-restaurant. C'est là que Jacques Feyder et l'état-major du « Grand Jeu » devaient la rencontrer un soir de simoun, par le plus grand des hasards !...

Gina Manès ne crut pas devoir accepter l'offre de Fritz Lang. C'est alors que Florelle fut pressentie pour le même rôle.

Tenant à Gina, nous croyons savoir que sa décision, si regrettée, de quitter l'écran, n'est peut-être pas définitive, et que si le réalisateur de « Thérèse Raquin » lui faisait signe...

Aujourd'hui plus qu'Hitler...

Aucun journal n'a jamais signalé la position bizarre de la jolie star allemande Leni Reiffensthal, promue grande maîtresse du cinéma allemand, sauce nazi...

Il est vrai que cette... maîtrise n'est pas la première assumée par la vedette de tant de films de montagnes ; et il est permis, en la circonstance, de rappeler à Hitler que :

« Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes... ».

Comme tout homme « en place », le Führer a jugé qu'une « petite amie » actrice était de rigueur.

A défaut de part entière à la Comédie allemande, il lui a abandonné le ministère cinématographique...

Mais, à propos...

Ne racontait-on pas, il y a quelques mois, que la belle Léni était loin d'aimer sa... rivale Marlène, dont le succès l'inquiétait ? Et la toute puissance actuelle de la dictatrice de pacotille n'expliquerait-elle pas la récente interdiction en Allemagne du « Cantique des Cantiques », le dernier film de Marlène Diétrich, tourné à Hollywood ?

La « Petite Histoire », vue par l'œil de Bœuf, ne manque pas d'attraits.

DE L'ARISTOCRATIE À LA BOHÈME

Nous venons d'applaudir Mme Mary Marquet dans **Sapho**. On sait que Mary Marquet est une très belle artiste, universellement appréciée et admirée, et beaucoup trouveront le plus naturel du monde qu'elle ait fait de **Sapho** un personnage aussi vibrant, aussi profondément humain. On n'attendait pas moins de son talent, car on ne prête qu'aux riches, dit-on. Une fois de plus le proverbe se justifie. Mais on a pas assez retenu le fait que c'était là le premier rôle à l'écran de Mary Marquet. Premier rôle, rôle écrasant : de quoi tuer la meilleure des vedettes, si elle ne possédait à ce degré la maîtrise d'un jeu parfait et ce don admirable d'assimilation à un personnage.

On sait à quel point le travail devant le micro et la camera est fastidieux et difficile, combien il faut être rompu à cette gymnastique spéciale du studio, aux exigences tyranniques de l'enregistrement qui ne respecte aucune loi de logique, qui paralyse les plus beaux élans. Avec une extraordinaire aisance, dans ce terrible rôle de **Sapho**, Mary Marquet se révèle du premier coup aussi grande que les plus grandes, conquiert brillamment le titre d'étoile de l'écran que d'autres ont mis des années à acquérir.

Elle a su trouver immédiatement le ton qui seul convient à l'écran sonore, les attitudes parfaites, les expressions les plus diverses et les plus intenses, plus émouvantes d'être vues en premier plan, et que l'éloignement de la scène ne nous avait pas permis d'apprécier jusqu'ici.

Très certainement, la première composition cinématographique de Mary Marquet bénéficie de sa longue expérience scénique, de la sincérité de son art et de ses racines profondes. Mary Marquet possède plus que personne le sens du théâtre, du drame, et aussi de la féminité. Fanny Legrand a été pour elle l'occasion de s'extérioriser comme jamais peut-être elle n'a pu le faire, car l'écran tolère une intensité de vie que la scène interdit. Le frémissement de sa vie intérieure, sa passion débordante d'amoureuse qui aime parce que c'est sa raison de vivre, ses seules capacités, sa **fonction** pourrait-on dire de créature née pour l'amour, illuminent son visage rayonnant, atteignant le spectateur en vagues qui se sont déjà brisées sur l'inertie de son amant.

On sent que Mary Marquet a aimé ce rôle de **Sapho**, qu'elle a aimé **Sapho** elle-même, **Sapho** qui est plus un symbole qu'une réalité, **Sapho** qui est de tous les temps et qui est toutes les femmes. Elle l'a aimée et animée de sa puissance intérieure, lui a insufflé sa propre ardeur. Jusqu'au bout et sans faiblir elle soutient son rôle, car l'intensité de sa souffrance est la même que celle de son bonheur.

Peut-être — si nous devons objecter quelque chose à une composition presque parfaite — Mary Marquet a-t-elle conservé à **Sapho** une dignité naturelle, une distinction que son amour du moment pouvait sans doute lui accorder, mais que **Sapho** était trop prompt à perdre. **Sapho** était de très basse extraction, la fréquentation des ateliers de peintres et de sculpteurs avait accentué cette tendance, et les mots vulgaires ou orduriers sortaient très fréquemment de ses lèvres. Dans certains passages du film plus de vulgarité aurait été nécessaire. On pense alors que pour certains artistes, il est presque impossible de faire surgir du plus profond d'eux-mêmes les accents que leur distinction native leur empêche de concevoir.

Certaines scènes assez violentes évoquent malgré



tout et font naître l'opposition de l'héroïne du **Maître de son cœur**, la belle Aline de Reige, aristocrate, orgueilleuse, souveraine. Le contraste est saisissant et l'admiration du spectateur pour Mme Mary Marquet se hausse encore d'un ton. Mary Marquet n'avait point le physique du rôle dit-on ? Qu'importe. Alphonse Daudet n'aurait point renié son héroïne et tant de talent font oublier que **Sapho** était brune et petite. Gustave Flaubert pour n'avoir pas conçu Emma Bovary sous les traits de Valentine Tessier n'aurait point rêvé d'un calvaire gravi avec une telle douleur, d'une mort accompagnée de tant de souffrance.

Valentine Tessier, avant Mary Marquet, a accompli semblable tour de force. Incarner une héroïne défunte, glorieuse par le retentissement considérable de sa venue au monde, touchante, pitoyable, humaine.

Beaucoup d'artistes, excellentement doués, très sincères et très experts, tâtonnent avant de trouver le ton qui convient particulièrement à l'écran. Et de deux exceptions récentes, il faut se garder de faire une généralité. La personnalité vibrante de l'une et l'autre artiste, leur talent aux multiples ressources ont été les artisans de leur succès.

L'épreuve, qui aurait pu être définitive pour deux grandes comédiennes de nos scènes parisiennes, renforce au contraire la conception de l'indispensable formation de l'acteur. Il semble que notre cinéma, après quelques correctes adaptations d'œuvres littéraires jugées classiques, interprétées par des acteurs classiques eux-aussi, nous amène progressivement à l'écran classique qui ne sera pas une des moindres acquisitions du septième art.

Arlette JAZARIN.

Fondateur : JEAN PASCAL

CINÉ-MAGAZINE

14^e ANNÉE — HEBDOMADAIRE

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS

Tous nos abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES : Un an, 65 fr. — Six mois : 35 fr.

ETRANGER (pays ayant adhéré à la Conv. de Stockholm) Un an, 80 fr. — Six mois, 45 fr.

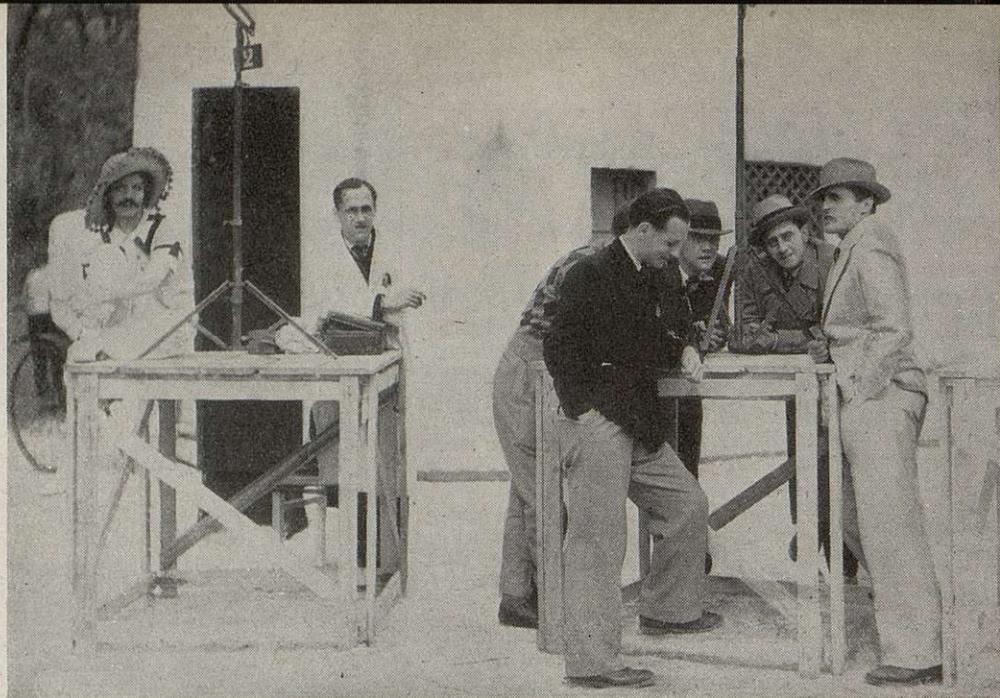
(pays n'ayant pas adhéré)..... Un an, 100 fr. — Six mois, 55 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris 1767-95

Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Balzac 24-87

Secrétaire Générale : Yvonne IBELS

Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de la Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e)



LE DERNIER MILLIARDAIRE

ON aurait tort de croire que le tragique actuel du cinéma français réside entièrement dans l'espèce de torpeur qui s'est appesantie sur l'industrie du film depuis le début de cette année. La rarefaction des capitaux, elle-même, si elle ne doit pas être sans nous inquiéter, n'est pas seule en cause.

Autrement grave nous semble le fait que, l'industrie cinématographique française travaillant, si l'on peut dire au compte-gouttes a, de tous temps, fourni abondamment du travail à ses plus médiocres serviteurs, tandis que ses meilleurs artisans, au talent indéniabie, demeurent de longs mois inactifs...

Si l'on y réfléchit, il est tout de même effrayant de songer qu'en France, la valeur d'un metteur en scène est inversement proportionnelle au nombre de films produits dans sa carrière!

Cela est si vrai que, face à des réalisateurs qui, bon an mal an, font leur quatre et cinq films dans l'année, on devine lesquels, un Clair, un Feyder, un Renoir, un Choux, et quelques autres trouvent difficilement à réaliser un seul film dans ce laps de temps.

Cela est si vrai qu'entre la réalisation de 14 juillet et celle du *Dernier Milliardaire*, il nous aura fallu attendre plus de vingt mois! Qu'on n'aille s'étonner après cela de la médiocrité générale du film français, quand ceux qui pourraient en élever fortement le niveau actuel, demeurent sans emploi!

Donc, depuis la fin de l'année 1932, René Clair n'a rien produit. Et c'est peut-être, indépendamment de son attirante personnalité, ce qui nous rend si impatients de connaître le film dont il termine actuellement le montage aux studios de Joinville.

Encore que le fait soit peu connu, le scénario du *Dernier Milliardaire* a un passé. Si nos renseignements sont exacts, il vit le jour au début de l'année dernière, sous le titre du *Dernier Dictateur*.

L'auteur de *Sous les Toits de Paris* et d'*A nous la Liberté*, fidèle à une méthode qui a abondamment fourni ses preuves, avait conçu lui-même l'intrigue pour la firme franco-allemande pour laquelle il avait déjà réalisé ces deux films. Toutefois, l'importance de certains décors et les nécessités d'une collaboration qui envisageait, à l'encontre des autres films de René Clair, deux versions, française et allemande, décidèrent la société à tourner le film à Berlin.

On était alors en janvier 1933... Adolf Hitler venait d'être nommé chancelier du Reich. On sait les bouleversements intérieurs et... extérieurs qui devaient instantanément découler de cette nomination.

Bref, *Le Dernier Dictateur* (dont le sujet, on le verra plus loin, raille assez visiblement quelques régimes européens actuels) fut abandonné. D'autant que certain collaborateur, et non des moindres, dont René Clair entendait ne pas se séparer, et c'est tout à son honneur, était notoirement israélite.

Des semaines, des mois passèrent... Pour une cause indéterminée, l'auteur du *Million*, pourtant engagé à l'année, demeurait inactif.

Ci-dessus : René Clair ne fait rien sans consulter son état-major technique : Rudy Mathé, Aguetan, Valentin sont tous pour lui de très précieux collaborateurs.

Ci-dessous : René Clair explique un jeu de scène à José Noguero.



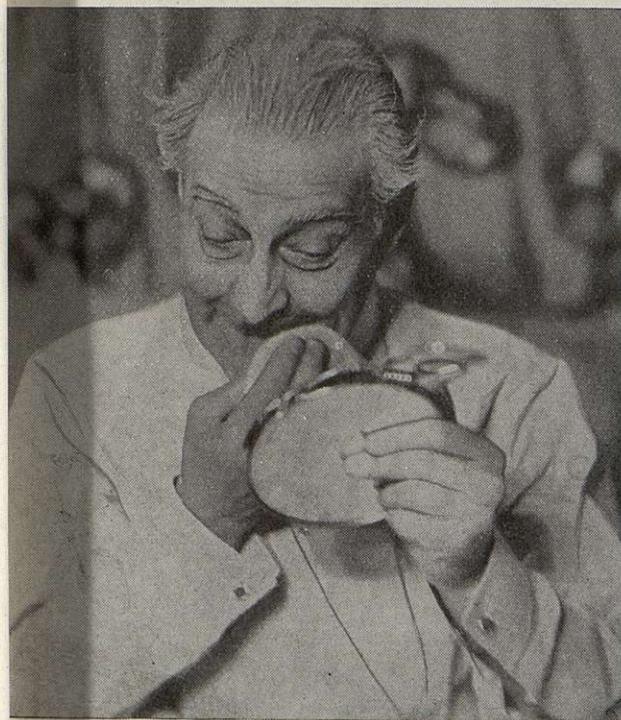
Ce n'est qu'en septembre dernier qu'une firme française s'attachait René Clair par contrat.

Le résultat ? *Le Dernier Milliardaire*, ex *Dernier Dictateur*, dont entre temps son tuteur avait encore perfectionné la veine et rendu plus riche la sève comique.

On a souvent reproché au cinéma français sa pusillanimité, ainsi que son étroitesse d'idées.

Lorsqu'un film aussi savoureux que *Le Président Fantôme*, par exemple, nous fut révélé, chacun regretta l'absence totale, dans le cinéma français, d'œuvres de ce genre.

C'eût été compter sans la censure « qui veille aux barrières du Louvre »... On ne sait que trop quel accueil eut été fait à un film de chez nous, même désopilant, nous montrant les avatars d'un candidat à la Présidence de la République française. Qu'on se rappelle plutôt les incidents que soulevèrent les pourtant peu acerbes *Nouveaux Messieurs*, de Jacques Feyder et quelle résistance rencontra ce der-



Une dernière touche de maquillage, et voilà Max Dearly méconnaissable en milliardaire brésilien.

nier, lorsqu'il conçut le projet de réaliser un film féministe!

René Clair, lui, a tourné la difficulté en transportant l'action du *Dernier Milliardaire* dans une petite principauté située approximativement en Amérique Centrale, brûlée de soleil où, un peu partout poussent les fleurs et les terrasses aux maisons... Où le style hispano-mauresque déploie, à plaisir ses volutes, et le style rococo ses pâtisseries...

Dans ce royaume de fantaisie, un milliardaire, que joue Max Dearly, est adoré par ses concitoyens!

Las! Les finances du pays sont à sec. Foin de divers trains d'aménagement budgétaire, qui sont autant de bateaux : on mariera la princesse au milliardaire, dont l'argent entrera ainsi dans les coffres du Trésor public...

Le milliardaire, toutefois, n'épouse pas la princesse : il devient dictateur! D'être au pouvoir l'émeut



Tel un grand chef, René Clair, le plan de travail sous les yeux, prend les dernières décisions.

si fort qu'il en perd à demi la raison, et le voilà faisant exécuter les ordres les plus contradictoires, les plus abracadabrants à tout un peuple! Jusqu'au moment où un accident fortuit le ramène à une plus juste compréhension des choses...

Est-il besoin de dire que, quelle que soit sa nuance politique, aucun spectateur ne pourra se formaliser à la vue du *Dernier Milliardaire*. Un peu comme dans l'étréscillante *Soupe aux Canards* des frères Marx, qu'il rappelle un peu par le thème général, le dernier film de René Clair dissimule constamment la satire et la raillerie du fond sous la fantaisie la plus large de la forme et l'humour le plus désopilant.

Naturellement *Le Dernier Milliardaire* n'est pas sans comporter plusieurs « clous ».

On en appréciera un particulièrement, qui donne à l'œuvre de René Clair tout son caractère : une bataille en règle dans un Parlement de fantaisie, où les représentants du peuple, fiers et dignes s'invectivent, s'envoient leurs encriers à la tête et finalement « tombent à bras raccourcis » les uns sur les autres!

Bref, ce que le *Journal Officiel* de la République appelle le lendemain « mouvements divers sur plusieurs bancs ».

Et maintenant, quels sont les projets de René Clair. On en peut déjà parler, puisque la parution de ces lignes précédera de peu la présentation du film.

A l'en croire, il doit encore tourner un film pour Tobis. Mais peut-être se pourrait-il qu'il mette à exécution son projet de tourner en Angleterre pour Alexandre Korda. Ne parle-t-on pas d'une traduction de Shakespeare?

L'Angleterre est moins loin que l'Amérique, certes. Néanmoins laissera-t-on partir le réalisateur d'*A nous la Liberté* comme on laissa partir jadis celui de *Thérèse Raquin*.

Dans l'intérêt du cinéma français, nous voulons espérer que non.

Jean VALDOIS.



Ci-dessus : *Après l'avaroir longtemps abandonné*, Greta Garbo a retrouvé son premier amour (tout au moins sur l'écran) : John Gilbert...

DÉJÀ le cinéma muet avait consacré quelques couples notoires de l'écran et ce choix souvent, à l'origine, fait au hasard des contrats et des scénarii, fut ratifié par le public avec tant d'enthousiasme que les producteurs surent exploiter cette source de succès.

Un des plus justement célèbres fut celui de Gréta Garbo et de John Gilbert. Gilbert, alors dans toute sa gloire, permit à la jeune Suédoise inconnue de gagner ses galons à ses côtés. On sait ce qui arriva. Gilbert devint éperdument amoureux de l'inaccessible fleur des glaces, se maria pour essayer de l'oublier, divorça, se remaria, et ainsi quatre fois en peu d'années. Il ne fit parler de lui que par ses retentissants divorces, mais pour son travail restait dans l'ombre, tandis que son ancienne partenaire grandissait, grandissait, jusqu'à devenir l'**unique** et à conquérir le monde.

Pour une fois, à des années de distance, le couple se reconstitue pour le grand film de **La Reine Christine**. On se demande alors ce qui enthousiasma si fort le public d'autrefois, car aujourd'hui la déception est grande. Garbo, à force de travail et d'intelligence s'est dépouillée de tout le conventionnel apprécié à ses débuts. Elle est devenue si pure, parée seulement de sa lumière intérieure, qu'elle reste seule. Ses partenaires ne sont plus là que pour montrer qu'elle est incomparable. Gilbert est simplement un comédien, et pas plus lui (bien qu'il soit encore auréolé de la gloire passée) que d'autres, ne peuvent penser former avec Garbo une équipe durable. Garbo est désormais seule...

Seule aussi Crawford, la belle Joan, dont le talent et la carrière grandirent aux côtés de célèbres partenaires. Elle connut au théâtre, obscure, inconnue, un partenaire délicieux et compréhensif. L'amour s'ensuivit, un travail commun à la scène et à l'écran, et aussi le mariage. Doug junior devint célèbre en même temps que la belle Joan. Mais l'amour va bien mal avec une double gloire à cultiver... Joan connut d'autres partenaires : Clark Gable, Fanchot Tone, qui dit-on... l'amour encore ne changera pas Joan.

Sa personnalité a grandi, s'est fortifiée, et un film peut désormais se charpenter sur elle. Elle a la force de le soutenir.

Et encore Marlène qui ne forme de couple avec personne et Gary Cooper que se disputèrent tant de belles partenaires. Lui aussi est seul et il a la force de l'être. Mais le public, dont le rôle est immense, s'il accepte quelques exceptions dont bénéficient ses idoles, ne leur pardonne d'être seuls que parce que leurs personnalités dépassent de très loin l'habituel et l'ordinaire. Il semble cependant que sur les couples rejaillit un surcroît d'attendrissement et d'amour. Les couples sont rois.

Gare si les tandem ainsi sacrés ne veulent pas continuer à s'entendre, s'ils ne veulent plus roucouler sur l'écran d'une même voix et d'un même cœur ! Le public qui est inexplicablement fidèle, veut que ses amours lui gardent la même fidélité. On a vu l'étoile de Janet Gaynor pâlir considérablement du jour où elle ne tourna plus avec Charles Farrel.

Il n'est pas besoin de plonger son regard au delà de l'Atlantique. D'assez nombreux exemples chez nous sont là pour prouver cet amour du public pour les couples qui savent s'aimer à l'écran. Parfois un même artiste forme un **team** avec diverses partenaires. Nous avons eu l'immense succès Henry Garat-Lilian Harvey. La gentillesse de Meg Lemonnier ne fait pas oublier la grâce exquise de la précédente. Lilian a déjà joué avec maints partenaires. Elle eut Charles Boyer et en Amérique Gene Raymond et John Boles, mais ici, et sans doute ailleurs, bien que le

Ci-dessous : *Le succès du couple Gaby Morlay-Victor Francen est toujours assuré, le public les aime, il les réclame.*



Il paraît que nous aurons souvent l'occasion de revoir ensemble Jean-Pierre Aumont et Simone Simon. Gardons-nous bien de nous en plaindre : voit-on souvent couple aussi charmant aussi frais, aussi poétique que celui-là ?

que soient conjugués les deux talents qui se complètent si justement.

Nous avons eu le couple Jean Murat-Marie Bell. Le public l'aima particulièrement. On ne sait pas pourquoi tels visages sont appelés à plaire davantage que d'autres. Les lois de la psychologie sont subtiles et la sentimentalité, qui emplit le cœur du public, régie par d'obscures raisons. Les correspondants des artistes écrivent sans se lasser : « Je vous aime, surtout lorsque vous jouez avec un tel. Pourquoi ne jouez-vous pas toujours avec lui ? » On aimait Jean Murat-Marie Bell, on aimait Albert Préjean-Anna-

public l'admire sans réserve on accueille favorablement ses films parce qu'ils sont les siens. Mais il attend patiemment que revienne la joie d'admirer Lilian avec son partenaire Henry Garat. Que se renouvelle un quelconque **Chemin du Paradis** ou que l'Histoire découvre un nouveau **Congrès** qui sache amuser avec autant de succès que le précédent, c'est le vœu unanime de leurs admirateurs.

Chez nous on aime Maurice, on l'aime toujours et de toutes les façons, mais on le préfère avec la radiuse Jeanette. Le succès de Maurice est resté stationnaire depuis quelques temps. Que paraisse **La Veuve Joyeuse**, sa gloire bondira comme par miracle.

Victor Francen joua à la scène **Après l'Amour** avec Gaby Morlay. On tourna le film. Et nous eûmes **Mélo**, et nous eûmes **Ariane**, un des meilleurs films que ce couple d'artistes ait jamais réalisés. Le public est heureux de les retrouver. Il réclame d'autres magnifiques histoires, dramatiques ou sentimentales, pourvu que soient réunis les deux visages qu'il aime,



Une fois seulement, on vit ensemble Greta Garbo et Clark Gable. Greta Garbo peut changer sans arrêt de partenaire ; elle sera toujours Greta Garbo, l'unique.

bella. Vint la combinaison qui fut loin de marcher toute seule à ses débuts : Jean Murat-Annabella. Etait-ce mieux ? certainement non. Le public était satisfait, le public ne demandait pas que ce nouveau **team** poursuive sa carrière. Le public aimait Jean Murat avec Marie Bell et non avec Annabella qu'un autre avait pour partenaire. Aujourd'hui, la voix publique est dominée par celle du destin...

Il est curieux du reste de suivre ce petit jeu des échanges. Des couples formés par la scène se retrouvent à l'écran. Des couples réunis par l'écran se reforment sur la scène, on fait échange de partenaires. On apprend à se mieux connaître, on s'apprécie, on aime à jouer ensemble, on en recherche les occasions, on les provoque, on les favorise, on se suit aussi dans la vie, on s'aime et le public aime ceux qui s'aiment ou prétendent s'aimer. Mais aussi on se connaît trop, et le petit jeu des échanges et des séparations recommence. Hollywood bat tous les records. Chez nous, les sentiments n'explorent pas comme la poudre. Les héros que nous aimons ne marchant pas en réalité au même rythme que dans leurs films. On n'a pas encore eu besoin de créer des centres spéciaux pour s'épouser et divorcer.

Si le jeu vous amuse, vous pouvez rechercher par vous-même quelle part de réalité et de fiction entre dans tout ce que les informations de presse, les on-dit de coulisses, laissent transparaître jusque dans le public, jusqu'ou l'amour qui unit les couples reste un jeu ou est véritable. Bien souvent la limite est impondérable. Dès lors, cela ne nous regarde plus...

Arlette JAZARIN.

La Banque Nemo

fermera-t-elle ses guichets ?

EN cette époque, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est loin d'être marquée « au coin du bon sens et de la démocratie », comme l'écrivit jadis un ironiste, se pourrait être le titre d'un article de journal, relégué à la cinquième page des quotidiens, vu qu'en ce joli mois de mai (quand reviendras-tu) ? l'actualité est à peu près la seule à ne pas chômer, même partiellement.

Toutefois, qu'on se rassure, il ne s'agit pas d'un nouveau krach financier. La vérité est plus simple mais, malheureusement, tout aussi quotidienne.

Voici la nouvelle dans toute sa brutalité : sans doute sous le prétexte type de « trêve et d'apaisement » la censure vient d'interdire purement et simplement **La Banque Nemo**, un film tiré de la pièce de Louis Verneuil.

Après le tout récent scandale, étouffé dans l'œuf, des chèques trouvés dans un dossier de la Commission de Contrôle, nous espérions naïvement que celle-ci aurait la pudeur de se soustraire à l'attention de la malignité publique, à tout le moins pendant quelque temps. C'était mal connaître l'impudence de ceux qui sensibles aux honneurs, par conséquent dévoués aux ordres supérieurs, composent le méprisable aréopage de la Galerie Montpensier, avec l'aide de deux ou trois fonctionnaires tabous, à fortes moustaches et à imposantes semelles à clous...

Tout se tient. Il est certes plus facile d'interdire un film, eût-il coûté un certain nombre d'efforts, eût-il mobilisé un capital important, que d'arrêter des assassins, fussent-ils ceux d'un des premiers magistrats de France. Mais c'est aussi moins reluisant... encore que cela console d'autres déboires...

Tout de même, nous ne pensions qu'il se trouverait une Commission officielle qui irait jusqu'à se donner le ridicule d'interdire une pièce de M. Louis Verneuil pour son esprit « subversif ! ».

Enfin, ce film, que lui reproche-t-on ? Nous l'avons vu.

C'est une satire, pas très substantielle, pas bien méchante, malgré son dialogue à esprit dit : « boulevardier », ses mots à l'emporte-pièce et quelques vives réparties qui fusent lors d'un tableau mettant en scène un Conseil des Ministres.

Ce Conseil des Ministres ? Toute l'histoire vient de là ! La censure, paraît-il, s'est montrée choquée de ce qu'un vaudevilliste ait osé montrer des membres d'un gouvernement ayant favorisé la monumentale escroquerie d'un banquier. Voyez-vous qu'un public frondeur aille faire certaines comparaisons malveillantes, assurément, avec une affaire en cours, dont par discrétion, nous taisons le nom !

En vain l'auteur de la pièce a-t-il prétendu : 1° que celle-ci avait été écrite en mars 1931, jouée en septembre de la même année ; 2° que depuis cette date cinq cents représentations à Paris, deux mille en province n'avaient soulevé aucun incident ; 3° que les droits cinématographiques avaient été cédés en septembre dernier et que, par conséquent, il ne pouvait s'agir d'une critique romancée plus ou moins opportune ; peine perdue : **La Banque Nemo** ne passera pas sur les écrans, à moins que ses auteurs ne consentent à supprimer le fameux tableau incriminé. Et encore... Voilà où nous en sommes en 1934 !

Toutefois une telle mesure dépasse de beaucoup le cadre d'un film comme celui-là. C'est, une fois de

plus, le problème de la censure qui est posé dans toute son ampleur.

Il ne s'agit pas de s'élever contre telle de ses décisions, dans tel cas particulier. Louis Verneuil décidant de poursuivre les membres de la Commission de Contrôle devant la correctionnelle pour exercice illégal de leur fonction nous semble poser le problème entièrement à rebours.

Là, comme ailleurs, car tout est solidaire, il ne s'agit pas de réformisme, mais de destruction totale, sans appel. On ne réforme pas ce qui est pourri ; on ne peut améliorer le fonctionnement de la Censure. Lucien Wahl l'a dit excellemment : « tout homme cesse d'être intelligent lorsqu'il devient censeur », c'est pourquoi on ne peut qu'exiger la suppression d'un tel organisme, quand ce ne serait que parce qu'il est l'expression même d'un régime rétrograde de force brutale et de répression ; parce qu'il est incompatible avec un régime de libertés chèrement acquises...

Venant après l'interdiction scandaleuse de la majorité des films soviétiques, venant après les mutilations sans nombre d'œuvres les plus représentatives en l'art cinématographique, la « retenue » de **La Banque Nemo** ne fait qu'ajouter le grotesque à l'odieux.

Il faut vraiment qu'un gouvernement ait perdu entièrement le sens du ridicule pour se rendre coupable d'une mesure susceptible de provoquer l'hilarité générale de tous les gens sensés ayant tant soit peu le sens de l'humour !

Mais il n'en est pas moins vrai, alors que l'on prône un peu partout le redressement du cinéma français, que la Censure est, je ne dirai pas la principale responsable, mais une des causes primordiales de la lamentable médiocrité spirituelle du cinéma national.

Il faut avoir vu des réalisateurs de chez nous, et non des moindres, œuvrer dans la crainte perpétuelle de celle-ci pour savoir quelle malfaisance est la sienne, quelle entrave elle apporte au libre épanouissement de la pensée à l'écran.

C'est Jacques Feyder qui, ces jours-ci encore, confiait en ces termes son amertume à un rédacteur de **Marianne** :

— « Il y a des points noirs à l'horizon qui vous limitent dans le choix des sujets : entre autres la censure. Vous ne pouvez traiter tout ce qui vous passionne à notre époque : les conflits économiques, le chômage, la politique... »

Il ne faut pas se lasser de répéter, qu'un metteur en scène français, l'eût-il désiré, n'aurait pu réaliser chez nous **Je suis un évadé**, **Le Président Fantôme** ou **Le Bataillon des Sans Amour**, par exemple. Le gouvernement ne l'eût pas permis. Toute satire, tout ce qui se rapporte à la vie de la nation qui ne serait pas observé d'un point de vue rigoureusement conforme est totalement interdit.

Etonnez-vous après cela du peu de renouvellement ainsi que du manque de diversité des films français !

Il reste à savoir si cela va durer longtemps encore et si des vieillards à demi gâteux vont continuer impunément à s'opposer de toutes leurs forces à l'épanouissement et au rayonnement spirituels du cinéma français, puisque, répétons-le, c'est, sur un incident bénin en soi, tout le problème de l'existence de la censure qui se trouve à nouveau posé.

M. .C

LA réalisation de **La Reine Christine** a soulevé bien des difficultés ; de graves problèmes ont dû être résolus pour faire revivre avec exactitude la vie familière d'autrefois.

En effet, **La Reine Christine** se passe au XVI^e siècle, en Suède... C'est dire le nombre et la variété des questions qui se posèrent, jour après jour...

Que de recherches dans les Archives, quelles chasses aux documents, aux gravures, aux mémoires... Une librairie tout entière consacrée à la reine Christine fut ainsi réunie à Hollywood. Et les enquêtes commencèrent :

Mamoulian avait fort à faire : chaque page du scénario était semée d'embûches... Ainsi, une scène du film se déroule dans une auberge où boivent des soldats. Quelle pouvait être la boisson la plus répandue à cette époque en Suède ? Et l'on découvrit que c'était le « glogy », sorte de punch fait de vin chaud et épicé, servi bouillant dans des bols de métal.

On dut aussi faire la chasse aux portraits. Des reproductions de Christine de Suède, de 6 à 18 et 28 ans furent nécessaires. Découverts dans un musée de Stockholm, ils furent photographiés et envoyés à Los Angeles.

Et non seulement Christine mais encore les autres personnages de son temps : uniformes de son père Gustave-Adolphe, uniforme des courtisans, costumes de mille paysans, détails des livrées royales, palais, salle du trône, et le trône lui-même, les portes, les fenêtres, les draperies et jusqu'à la forme de la corbeille dans laquelle le Chambellan portait les édits et les pétitions à la reine...

Et sous quelle apparence, je vous prie, fut présenté à Christine le « Paradis Perdu » du grand poète aveugle, John Milton ? Grâce aux experts, on découvrit qu'il était imprimé sur parchemin....

Mais ce n'est pas tout : il fallut des boîtes à bijoux, des candélabres, des bijoux travaillés selon l'époque ; il fallut des canons, il fallut dresser à nouveau la tente royale et celle de l'état-major, recopier les mousquets employés par les gardes royaux, les torches avec lesquelles Christine s'éclairait, reconstruire son lit à quatre colonnes.... et tout ceci fut recherché, décrit, photographié, fut soumis à Mamoulian et à Garbo.

On apprit ainsi bien des choses. Christine de Suède écrivait avec une plume d'oie, elle séchait l'encre au moyen de sable... ainsi que chacun faisait en son temps. Tout d'abord attirée par la peinture française et espagnole, la peinture italienne obtint plus tard ses faveurs.

La « couronne » n'était pas la monnaie courante en Suède mais le « thaler ». Déjà le pays possédait des relais organisés dans les auberges où le voyageur changeait ses chevaux fatigués pour d'autres, fringants. Par contre, la musique militaire était assez réduite : elle ne comportait que des tambours et des trompettes.

On n'employait pas d'enveloppes. Mais les parchemins étaient pliés à leur ressemblance et scellés au moyen de cachets de cire, sur lesquels chacun imprimait son sceau particulier.

Le scénario avait décrit des chaises de velours de chaque côté du trône de la reine : renseignement pris, il n'y en avait pas...

Les uniformes de l'armée n'existaient guère, la plus grande diversité régnait parmi les troupes : seuls étaient indispensables le mousquet, le pistolet ou l'épée.

Quelle sorte de table servait à Christine pour sa toilette ? Une vieille table, plate, lourde, sur laquelle était posé un miroir. Elle y gardait peu d'objets : une brosse, un peigne, quelques boîtes et une bouteille de parfum...

A son abdication, Christine avait-elle le même trône qu'à son couronnement ? Non. On apprit qu'à son couronnement, le trône était celui de son père, mais, lorsqu'elle abdiqua, elle en avait fait sculpter un en argent.

Était-elle vraiment une amazone experte : certes,



elle montait indifféremment en cavalier ou bien suivant la mode féminine. En cavalier, elle revêtait habituellement un costume masculin. Mais quand elle chevauchait en amazone, elle portait un costume de cheval gris.

Ainsi pourrait-on continuer l'énumération des questions sans fin qui se sont posées, une à une... C'est que la vie suédoise d'il y a trois cents ans est une chose peu connue, et cependant qu'il n'est point permis à un réalisateur de commettre de trop lourdes fautes, qu'il eût pu éviter avec de la patience et du temps.

Mais Greta Garbo, désireuse de donner toute la vérité possible à cette évocation s'est assurée des garanties les plus sérieuses. Et c'est pourquoi l'atmosphère historique de **La Reine Christine** est vraiment la résurrection du passé, de la vie quotidienne de jadis.

L. ESCOUBE.

LA MODE SUR L'ÉCRAN

Avez-vous vu Claudette Colbert dans **Chanteuse de Cabaret**. Elle est étourdissante d'élégance et nous fait défiler un choix de toilettes ravissantes. Comme elle sait bien habiller son personnage, passant du petit tailleur noir aux robes les plus extravagantes. Du reste, dans l'un et dans l'autre, elle se sent à l'aise. Dans ses débuts de chanteuse à la recherche d'un emploi quelconque elle porte un tailleur classique noir d'une coupe parfaite, égayé par une blouse d'organdi à jabots et col Claudine, le tout agrémenté d'une cloche de feutre noir d'une simplicité charmante ; puis, elle auditionne et la blouse d'organdi a été changée contre un gilet de taffetas écossais à gros nœud, le tout d'une jeunesse et d'un charme très féminin.

Dans deux apparitions de robes de mauvais goût voulu, montrant ses débuts dans des cabarets de troisième ordre, Claudette Colbert sait garder sa ligne. Des robes fourreaux mettant son corps en valeur et toujours d'assez larges ceintures à la taille.

La voilà devenue vedette dans un grand cabaret. Elle exhibe une robe blanche qui semble de crêpe mat, à large et longue colerette de pétales d'organdi. Enfin, consacrée grande star, elle apparaît dans une ravissante robe de paillettes noires, très ajustée, avec l'ampleur voulue dans le bas. Le décolleté s'agrémenté de deux ailes stylisées qui font songer aux costumes des danseuses Cambodgiennes. Cette délicieuse toilette, sur laquelle les lumières jouent agréablement, est accompagnée de longs gants de paillettes noires du plus joli effet.

Nous la voyons ensuite dans un tailleur gris d'après-midi habillé ; d'une extrême simplicité, juste aux manches trois énormes bandes de renard gris qui élargissant la silhouette des épaules accentue la sveltesse et l'harmonie de sa jolie silhouette de poupée. Le tout accompagné d'un volumineux manchon formé de bandes de renard gris. Dans une robe de cocktail on la verra, chez elle, recevant des amis, une robe de satin noir broché d'argent formant un tissu bayadère aux lignes irrégulières travaillé en chevron, avec un effet de manches très importantes, d'un style très Poiret et d'une originalité voulue.

Je passerai sous silence un saut de lit aux manches

trop chargées de broderies sur velours noir et d'un pyjama de lamé, sans aucune ligne spéciale. Mais, voici mon ensemble préféré que je suppose en lourd crêpe mat noir, une robe formant tunique, deux volants sur les épaules formant manche sur laquelle l'on drape, pour sortir, une assez longue écharpe rectangulaire du même crêpe bordé tout autour d'une large bande de renard argenté digne d'être portée par la femme la plus élégante à n'importe quelle heure du jour et dans sa sobriété nous fait voir ce qu'est la vraie élégance, la note du bon goût, le raffinement qu'une Claudette Colbert sait nous prouver. Nous la voyons ensuite dans une robe faisant moins dame, d'un lainage clair, boutonnée aux épaules et au haut de la jupe par de très gros boutons de nacre.



Norma Shearer, une des femmes les plus élégantes d'Hollywood, porte une robe du soir en paillettes noires du plus heureux effet.

LE THÉÂTRE

Non content de présenter aux spectateurs de la Comédie des Champs-Élysées une version ornée et attachante du vénérable mythe d'Edipe, et comme s'il ne lui suffisait pas de démonter et de remonter avec une paradoxale virtuosité les différentes pièces de la **Machine infernale**, inventée par le destin pour broyer la famille des Labdacides, Jean Cocteau a pris la peine d'exposer, dans le programme, quelques idées relatives au présent et à l'avenir du cinéma.

On aurait mauvaise grâce à ne pas signaler ici les conclusions optimistes auxquelles aboutit l'auteur du **Grand Ecart** et certains conseils dont les intéressés devraient tirer profit : « Qu'un film reste un film sans qu'aucune de ses images puisse être traduite dans aucune autre langue que la langue morte de l'image, qu'une étoile de cinématographe reste la fascinante étoile morte dont la palpitation arrive aux hommes bien après qu'elle la propulse, que le public du cinématographe reste le public hypnotisé par des forces d'outre-tombe, mais que le théâtre trop longtemps dérangé par le rythme et le tempo des films, retrouve ses privilèges, grâce auxquels une grosse Yseult et un vieux Tristan peuvent nous arracher des larmes. »

La **Machine infernale** ressortit à ces divagations inspirées que Jules Laforgue développa dans ses **Moralités légendaires** pour le régal des initiés. Invention de lettré autant que de poète, elle tourne autour de la fable, s'égaré dans des régions : sur les remparts de Thèbes où se glisse, la nuit, l'ombre du feu roi qui disparaît à l'aurore, alentour de la ville où la sphinx, secondée par le dieu Anubis à tête de chacal interroge les voyageurs, les confond et les livre à la morsure mortelle de son assesseur, dans la chambre nuptiale où, s'appropriant à étayer d'un exemple fameux les futures théories du D^r Freud, Edipe et Jocaste passent leur nuit d'hyménée, devant le palais du roi, enfin, où forcé de conclure selon l'antique tradition, Jean Cocteau se laisse aller à traduire Sophocle.

C'est le moins bon de son ouvrage et le moins attrayant, malgré le retour ombreux de Jocaste. Quant aux trois premiers tableaux, ils font pénétrer le spectateur dans un pays où les mots prennent un sens nouveau, où l'on découvre l'envers des idées banales, les coulisses de la fable, les prolongements, les inconnus, les secrets de la vie des héros, ce qu'on nous avait caché, ce qui, du drame, se passait entre les actes, tout ce qu'un poète pouvait seul deviner, tous ce que l'auteur des **Mariés de la Tour Eiffel** pouvait seul nous confier avec cette désinvolte et sensible virtuosité.

Le théâtre des Nouveautés vient de monter une opérette dont la musique est de Moretti et dont le livret fut tiré par André Barde d'un roman d'Henri Duvernois, intitulé : **Les Sœurs Hortensia**.

Gageons que nos lecteurs retrouveront bientôt ces « sisters », qui ne sont d'ailleurs que des demi-sœurs, sur les écrans du cinéma.

Sous sa forme scénique, cette œuvrette qui ne garde qu'une parcelle de tout le sel que l'auteur de **Crapotte** avait mis dans son œuvre, est fort plaisante, les couplets visent à plaire sans étonner, ils y parviennent à coup sûr, et la ressemblance évidente d'Edith Méra et d'Olga Valery offre un attrait réel, qui divertit. Une excellente troupe formée par Dranem, Suzanne Dehelly, Davia, Adrien Lamy, Lestelly et Albert Bouett ne manquera pas d'aider ces Hortensias géminées à fournir une longue carrière. Maurice BEX.

D'énormes manches ballons d'organdi blanc façonnées de petits plis sortent de la robe ainsi qu'un double rabat retenu par une barrette de pierres précieuses. Toujours des effets de larges ceintures.

Je félicite cette artiste sur le choix qu'elle a fait, dans **Chanteuse de Cabaret**. Elle sait porter une robe, la faire valoir et trouver la juste note. J'espère que d'ici peu de temps j'aurai encore à faire le même éloge d'autres artistes. Pourquoi telle ou telle star ne saura jamais s'habiller, pourquoi d'autres auront la notion du juste, c'est pourtant bien simple. Habillez-vous, mesdames, de la façon que votre genre de vie nécessite, et, par ces temps de crise, le plus simplement possible en tâchant de mettre en relief les charmes exquis dont la nature vous a dotées.

Jan ROGERS.



JOAN CRAWFORD

Brillante interprète du **Tourbillon de la Danse**.

Photo M.G.M.



PIERRE-RICHARD WILLM

Parfait interprète du **Grand Jeu**, le film de Jacques Feyder dont l'action se déroule à la légion étrangère et qui s'avère être déjà un des plus gros succès de l'année.



FRANÇOISE ROSAY

Dans ce même **Grand Jeu** a campé une étonnante figure de tenancière d'hôtel qui la classerait, si ce n'était fait déjà depuis longtemps, parmi les artistes dont nous pouvons nous enorgueillir.



ANNA STEN

Vedette de **Nana** dans le film réalisé par Dorothy Arzner pour Samuel Goldwyn et que les Artistes Associés présentent actuellement en exclusivité au cinéma Lord Byron.

de
FIGURANT



VEDETTE

Clark Gable et Joan Crawford eurent tous deux des débuts particulièrement difficiles.

Les vedettes qui, ayant débuté dans la figuration, ont atteint le faite de la gloire et de la renommée, gravissant, échelon par échelon, la longue échelle, soutenues uniquement par leur volonté et leur désir d'arriver, sont peu nombreuses, comme le révèle un bref examen de la liste des artistes en vogue.

Contrairement à l'opinion générale, la majorité des vedettes du jour étaient déjà célèbres lorsqu'elles débutèrent à l'écran.

Beaucoup de ces artistes ont été recrutées dans le monde du théâtre ou du music-hall ou avaient déjà atteint une certaine célébrité sur les écrans d'Europe avant d'être engagées par Hollywood ; c'est le cas de Lillian Harvey, Charles Boyer et tant d'autres.

Cependant, parmi les grandes vedettes, et pas des moins fameuses, on en compte qui passèrent par tous les échelons de la carrière d'artiste de cinéma et débutèrent par la figuration.

Quoique Joan Crawford ait été danseuse de cabaret et qu'elle ait paru également dans des revues, c'est comme figurante qu'elle débuta à l'écran.

Un des chefs de la production de la M. G. M. s'était rendu à New-York pour recruter de nouveaux artistes. Il la vit danser et quelques jours plus tard — un contrat en poche — Joan Crawford faisait route pour la Californie.

Elle croyait, ayant un contrat, que son avenir était assuré. Mais une fois à Hollywood, elle s'aperçut bientôt que personne ne faisait attention à elle. Tout le monde l'avait oubliée. Désappointée, elle se préparait à revenir à New-York, lorsque les studios lui offrirent de faire de la figuration. Peu après, on lui confia un petit rôle dans un film de Jackie Coogan. De ce jour, elle reprit courage et travailla sans relâche.

Norma Shearer, petite écolière, avait déjà la fièvre de la scène. Lorsque sa famille subit des revers de fortune, Norma et sa mère vinrent à New-York. La jeune fille essaya alors de faire du théâtre, mais elle

ne chantait, ni ne dansait et était trop petite pour être acceptée dans les chœurs.

Elle se fit inscrire dans toutes les agences de New-York qui recrutent des figurantes. Elle fut enfin appelée un jour, et, petit à petit, obtint de petits rôles dans les studios de New-York. Après avoir connu bien des déboires, Irving Thalberg, qui l'avait vue dans un film, se souvint d'elle et la fit appeler. Alors débuta sa brillante carrière.

Clark Gable joua plusieurs années dans des petites troupes théâtrales et économisa un jour assez d'argent pour se rendre à Hollywood. Quoique très attiré par le cinéma, il jugea préférable de paraître d'abord sur une scène de Los Angeles, espérant attirer ainsi l'attention des agents des studios.

Mais ses projets ne se réalisèrent pas ainsi qu'il l'avait prévu. Un jour, pourtant, on demanda, pour un film, douze hommes de haute taille et Gable fut assez heureux d'être choisi. Il parut alors pour la première fois à l'écran sous l'uniforme d'un grenadier.

Le reste est connu de tout le monde.

Ramon Novarro, ne connaissant ni la langue ni les coutumes américaines, arriva à Hollywood du Mexique avec son frère. Il gagna tout d'abord sa vie en chantant dans des cafés, en travaillant comme garçon épicier et en faisant un peu de figuration dans les films muets. Il obtint un jour un petit rôle dans **Omar Khayyam** et fut remarqué par Rex Ingram, à cette époque, un des plus célèbres metteurs en scène de Hollywood. Ingram l'employa dans plusieurs de ses films. Novarro devint le partenaire favori d'Alice Ferry alors au faite de sa gloire. L'ascension continua... Mais qui écrira un jour la véritable vie, avec ses déboires, ses déceptions, ses dégoûts d'une Crawford, d'un Gable, d'un Novarro ?

J. R.



Avec Lilian Harvey dans « Moi et l'Impératrice »

LA VIE INTIME, ET LE MARIAGE

Lire le début de cet article dans nos 2 précédents numéros

PENDANT une saison entière, Charles Boyer fut le Marocain farouche de *L'Insoumise*, avec la même foi, avec le même enthousiasme. Le rôle avait été écrit spécialement pour lui par Pierre Frondaie, et ce fut, après *La Bataille*, son second succès foudroyant.

Il créa, ensuite, des pièces moins importantes, dans des théâtres d'avant-garde, puis ce furent *L'Homme Enchaîné* de Bourdet, au Théâtre Fémina ; *Le Bien-Aimé*, de Jacques Deval ; *La Marche au Destin*, de Pierre Frondaie, qui en fit un roman sous un nouveau titre : *L'Homme à l'Hispano* ; *La Galerie des Glaces* ; *Paname*, de Carco, au Théâtre de l'Etoile ; au Théâtre de la Madeleine : *Le Plaisir*, de Charles Méré ; à Fémina, *L'Homme d'un Soir*, de Denys Amiel ; *Le Venin*, de Bernstein.

C'est dans cette pièce qu'il connut un de ses plus grands triomphes.

Il émigra quelque temps au Vieux-Colombier pour créer la pièce du jeune Roger-Marx : *Simili*.

De retour au Gymnase, il joua *Le Secret*, de Bernstein. Puis, *Mélo*, avec Gaby Morlay et Pierre Blanchar, qui devaient tous deux en interpréter l'adaptation cinématographique récente.

Dans tout cela, il n'avait guère quitté Paris. Il se sentit subitement pris de la bougeotte, et partit faire une tournée avec les pièces de son répertoire, en Egypte, en Turquie, en Roumanie, avec Mary Bell. A son retour, il tourna son premier film parlant... Mais ici, arrêtons-nous pour souffler un peu, et même pour retourner en arrière...

Revenons en juin 1920. Charles Boyer venait de jouer *La Grande Pastorale*, au Cirque d'Hiver. Le cinéma le tenait ; il accepta un petit rôle dans *L'Homme du Large*, que Marcel L'Herbier tournait pour Gaumont (Série Pax). C'était le rôle de Guenn la Taupe, un mauvais garnement ; le peu d'importance de son personnage le reléguait au troisième plan dans la troupe ; il n'avait pas le droit de manger à la table du Maître, mais il était trop intelligent pour s'en formaliser ; et puis, il savait de quoi il était capable, et n'ignorait pas qu'il prendrait bientôt sa revanche. Il avait pour partenaires : Jaque Catelain, Marcelle Pradot, Roger Karl, et, surtout, Philippe Hériat, avec lequel il se lia d'une amitié profonde qui dure encore ; celui-ci jouait également un rôle très effacé. Ensuite, ce fut *Chantelouve*, à Nice, sous la direction de Monca, avec Toulout et Marcel Vibert.

L'Esclave, avec Leda Gys pour partenaire ; metteur en scène : Monca. *Le Grillon du Foyer*, réalisé par Manoussi, avec Suzanne Dantès et Marcel Vibert.

Plus tard, en même temps qu'il jouait *Le Secret*, il tourna le rôle d'un grand seigneur désagréable, sorte de Don Juan froid et cruel, dans *Le Capitaine Fracasse*. Il retrouva là son ami Pierre Blanchar.

Tout cela ne comptait guère dans la carrière du comédien, qui poursuivait au théâtre de bien autres succès. Et le parlant vint... On fit appel, brusquement, aux meilleurs artistes de la scène pour servir le nouvel art ; Charles Boyer fut un des premiers appelés. M. de Vanloo lui fit interpréter le principal rôle de *La Barcarolle d'Amour*.

Cela lui valut, de la part de la Metro-Goldwyn-Mayer, des propositions pour l'Amérique. Et ce fut le départ pour Hollywood, où il tourna la version française de *Big House*, sa première création marquante au cinéma ; puis *Le Procès de Mary Dugan*, qui le classa définitivement parmi les grands artistes de l'écran.

Quand *Big-House* passa dans les cinémas du Nord, fréquentés par de rudes mineurs, par des ouvriers de filatures, tous gens habitués à côtoyer la misère, la haine, la révolte, le film eut un succès considérable, et Charles Boyer, cet intellectuel qui n'a jamais connu la pauvreté, ni la dure lutte pour l'existence, reçut une quantité de lettres touchantes le félicitant pour l'exactitude de son jeu. Il a reçu bien des lettres de toutes sortes, au cours de sa vie ; mais, celles des mineurs du Nord comptent pour lui comme un de ses plus émouvants souvenirs. Voilà, au moins, des correspondants sincères et sans arrière-pensée équivoque ! Il préfère leur témoignage ingénu aux déclarations des femmes du monde.

L'ancienne fripouille repentie de *Big-House* sut se transformer, dans *Le Procès de Mary Dugan*, en un homme de loi impeccable, distingué. Il sut se montrer tellement impeccable qu'il fit sortir de son caractère une brave marchande des quatre-saisons, placée derrière moi dans la salle de quartier où j'allai revoir ce film.

Ceci se passait exactement au cinéma de la rue de Bagnole, à Paris ; le Procureur général (Charles Boyer), fouillait sans pitié le passé de la malheureuse Mary Dugan, effondrée et craintive devant lui. Il la forçait à reconnaître qu'elle était une femme entretenue, qu'elle s'était vendue à d'autres que M. Rice. Et, soudain, la marchande de quatre-saisons s'exclama, sur un ton de profonde indignation :

— Salaud, va ! Vas-tu lui f..... la paix !

A demi-levée, elle semblait prête à aller crever l'écran pour empêcher le « salaud » de continuer.

LA MERVEILLEUSE RÉUSSITE DE Charles Boyer

Naturellement, toute la salle se mit à rire...

Que dire de plus, au sujet de cette nouvelle interprétation ?

Tous les commentaires qu'on en pourrait donner affaibliraient la saveur de cette petite histoire. Quand un artiste empoigne un spectateur (ou une spectatrice) à ce point-là, c'est qu'il a su rendre le caractère de son personnage avec une telle vérité que la fiction disparaît et que l'on se croit en présence d'une réalité. La bonne dame de la rue de Bagnole avait sûrement perdu de vue qu'elle se trouvait au cinéma... Quel plus bel éloge à faire à Charles Boyer ?

Quand il partit pour l'Amérique, il ne savait pas un mot d'anglais ; là-bas, avec sa vive intelligence, il comprit immédiatement que, s'il voulait faire une carrière honorable, il devait apprendre la langue du pays, parce qu'on ne tournerait pas longtemps des versions françaises dans les studios américains. Il y réussit si bien qu'au bout de six mois de séjour il pouvait tourner pour la Paramount, à qui la Métro l'avait prêté, la version anglaise de *Magnificent Lie* (Merveilleux mensonge), avec Ruth Chatterton.

Son contrat ayant pris fin, il revint en France. Il fit la connaissance d'Erich Pommer, le fameux producteur de la U. F. A., qui lui demanda d'aller tourner *Tumultes* à Berlin. On se rappelle le succès retentissant de cette œuvre et le triomphe personnel de Charles Boyer dans cette production.

Après quoi, incapable désormais de tenir en place, il repartit à Hollywood, car la Métro avait encore une option sur lui et le réclamait ; cette fois, c'était uniquement pour tourner des versions anglaises, les films en français n'étant plus exécutés en Amérique. Ceci se passait en décembre 1931. Il resta six mois là-bas, et joua dans *Red headed woman* (La femme aux cheveux rouges), avec Jean Harlow. Il repassa à la Paramount pour tourner : *The Man from yesterday* (Le revenant), avec Clive Brook et Claudette Colbert.

Pendant qu'il tournait *Tumultes*, il avait promis à Erich Pommer de retourner jouer pour lui à Berlin ; aussitôt revenu d'Hollywood, il tint sa promesse et repartit à la U. F. A. où l'attendait un rôle important ; celui de l'aviateur Elissen dans *I. F. I. ne répond plus*. Il joua ensuite, avec Lilian Harvey pour partenaire : *Moi et l'Impératrice*.

Revenu enfin en France après cette longue absence, il tourna *L'Épervier*, avec Natalie Paley, Pierre Richard-Wilm, Georges Grossmith, sous la direction de Marcel L'Herbier, qui avait bien changé d'avis à son sujet ; ils s'entendirent, cette fois, à merveille. En même temps, reprenant le chemin des coulisses trop longtemps oublié, il créa au Gymnase *Le Bonheur*, dont la carrière triomphale est encore présente à toutes les mémoires.

Il tourna *La Bataille*, reprenant à l'écran l'ancien rôle de Gémier au théâtre, celui du Marquis Yorisaka.

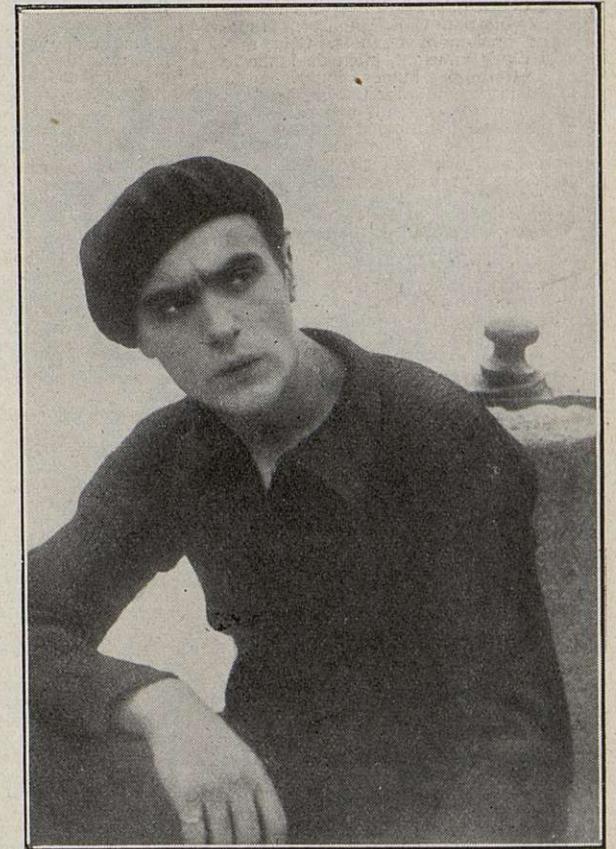
Enfin, c'est *Liliom*, réalisé par Fritz Lang. Il y a pour partenaires Magdeleine Ozeray, Florelle et quelques autres.

Il avait passé une année entière en France ; cela ne pouvait pas durer ! Aussi s'empressa-t-il, en janvier 1934, de reprendre le bateau pour l'Amérique, où l'attendait un complément de contrat.

Ouf ! Nous sommes au bout de sa carrière, jusqu'à présent... Et il n'a même pas 35 ans ! Quand il en aura 60, si cela continue, il faudra un volume gros comme le Bottin des Départements, rien que pour énumérer ses pièces et ses films.

Et maintenant, si nous laissons un peu l'artiste pour nous occuper de l'homme ? Il en vaut la peine...

HENRIETTE-JEANNE.
(A suivre).



Charles Boyer dans son premier film, « L'Homme du Large »

FÉLIX GANDÉRA TOURNE UN FILM SANS TITRE

Avec des comédiens sans état-civil.

Au studio Gaumont, Félix Gandéra, l'auteur dramatique bien connu, vient de commencer un film dont la première originalité consiste à n'avoir pas encore de titre, pas même provisoire. Le sujet présente une autre originalité : les personnages ne sont pas encore baptisés.

Armand Bernard — laissons-lui son propre état-civil ainsi qu'à sa partenaire — par amour pour Christiane Dor, est devenu voleur de bijoux. Il a l'idée assez bizarre, sinon ingénieuse — de cacher ses larcins, dans le double fond d'une cage à serins. Cette cage, il l'emporte toujours en voyage. Or, au moment où son train va passer la frontière, sous prétexte qu'il est embarrassé par beaucoup de petits bagages, il prie un voyageur à l'air naïf de lui tenir ses oiseaux. Ainsi, si les douaniers ont l'idée, peu probable, d'examiner la cage, Armand Bernard pourra filer avec sa complice en laissant le pauvre homme se débrouiller avec les gendarmes. Il fait le coup à Albert Préjean, qui manque d'être pris, reste avec les voleurs par amour pour Christiane Dor, et redevient finalement honnête. Cela promet d'être amusant, plein de fantaisie et de trouvailles humoristiques.

J'ai pu voir tourner une scène dans un décor représentant une cabine de 3^e classe à bord d'un paquebot. Sur une couchette, la précieuse cage était posée, et Armand Bernard, ayant l'air de demander « à ses petits zoziaux s'ils ont été bien sages », vérifiait la présence des bijoux dans le double fond.

Cohen, l'assistant, se démenait comme un bon diable, Montéran et Isnard étaient à l'affût derrière leur caméra ; et Isoléry, le régisseur très flegmatique, donnait à manger aux serins, et ceux-ci chantaient éperdument, comme s'ils avaient le sentiment de tourner dans un film sonore.

ON TOURNE « L'ARISTO »

Georges Dolley et André Berthomieu ont écrit un scénario original, que le dernier nommé réalise à Billancourt. C'est une histoire amusante :

Un « type de la haute », André Lefaur, dégoûté de son monde, s'est fait homme-sandwich ; il vit dans une baraque de la zone, avec de bons copains, parmi lesquels le plus fidèle est Raymond Cordy. Pourtant, « l'Aristo », comme on l'appelle dans son nouveau milieu, est obligé de revenir pour quelque temps dans le monde, pour faire la connaissance de son futur gendre, car il ne veut pas donner son consentement au mariage de sa fille mineure sans savoir à qui il la donne. Il retrouve une ancienne maîtresse (Mlle Parysis), d'autres connaissances. Et ses amis de la zone viennent le relancer. Cela fait une série de quiproquos et de scènes drôles. Enfin, la jeune fille (Josette Day), se marie, acclamée par les hommes-sandwiches. L'Aristo revient à sa baraque. Pas pour longtemps, car il a repris goût à la vie luxueuse. Les extérieurs ont été tournés à Paris, sur la zone, puis sur les grands boulevards, aux environs de la Madeleine.

Cette semaine, on tourne la visite d'André Lefaur chez son ancienne maîtresse : Parysis. Il est d'abord froid, puis il se dégèle, et se décide à l'embrasser. Berthomieu, pince-sans-rire qui régale tout le studio de ses réparties, précise :

— Vous faites le baiser américain, tel qu'il est décrit au paragraphe 37 du parfait cinéaste...

Nous ne savons pas si c'est bien ainsi qu'il est décrit, mais André Lefaur n'avait pas l'air de s'ennuyer... Et le déclarait d'ailleurs sans la moindre réticence...

ON TERMINE

Lilas Blanc

Au studio Pathé-Natan de Joinville, Karl Anton, pour la production Fred Bacos, achève **Lilas Blanc** (titre provisoire), tiré d'une pièce américaine : **Broken alibi** (Alibi brisé).

C'est un film policier-psychologique, et plutôt dramatique, puisqu'il y a un cadavre ; il y a aussi des bijoux volés. Mais, ne nous frappons pas, ils viennent précisément d'être retrouvés au moment où je pénètre dans le studio. Abel Tarride, qui joue le commissaire divisionnaire, apprend à Paul Amyot, qui fait un policier, en compagnie de Robert Bossis. Il paraît, Dieu sait pourquoi, que cette récupération des bijoux ne fera pas plaisir à l'avocat.

A cet instant surgit Henry Larquey ; ce comédien au jeu si amusant, est la joie du film, plutôt sombre par ailleurs ; juste en face de la maison du crime, il tient un thé-pâtisserie très chic, dont les destinées ne suffisent pas à son ambition ; il aurait voulu être policier ; il a même constitué chez lui un petit laboratoire, avec des réactifs, des collections d'empreintes digitales, et tout ce qui peut servir pour une enquête ; on devine qu'il va s'en donner à cœur joie, avec un si beau crime, commis si près de chez lui. Il veut absolument se mêler aux détectives officiels, accumule les gaffes, mais finalement, sera pour tant la cause involontaire de l'arrestation de l'assassin : Maurice Rémy.

— C'est un rôle classique, me confie Henry Larquey ; quand on tombe là-dessus, c'est du " tout cuit " !

D'autres personnages importants sont mêlés à l'action : Alice Fields, jeune première dramatique, et son mari (dans le film), Jean Max, dans l'appartement desquels se passe une bonne partie de l'histoire ; puis, un homme à femmes : Rolla Norman, que nous voyons recevoir dans sa garçonnière Paulette Dubost ; Jean Toulout, qui fait un docteur ; Robert Goupil, un graisseur-chauffeur.

Ce dernier, qu'on est allé chercher d'urgence au restaurant, pour tourner tout de suite (il y a de cela une bonne demi-heure), ronchonne :

— J'aurais eu le temps de prendre douze cafés ! C'est tout de même malheureux !

Karl Anton, entouré de son état-major : les deux assistants Roy et Faguais, de ses opérateurs Ted Pahle et Colas, dirige les prises de vues en ayant l'air de s'amuser beaucoup.

— C'est un grand gosse, me dit encore Henry Larquey ; quand on tourne une scène comique, il ne tient pas en place, rit autant que les futurs spectateurs, et trouve continuellement de nouveaux effets qui l'amuse d'avance.

— On travaille dans la gaieté et la parfaite harmonie, me confirme Alice Field. C'est un vrai plaisir !

Laissons ces gens heureux, et allons voir à côté des décors que l'on monte pour Raymond Bernard, lequel a la grippe depuis huit jours. C'est **Tartarin de Tarascon** qui évoluera dans le magnifique appartement arabe dont les décorateurs achèvent l'installation. Deux décorateurs achèvent l'installation. Deux petites pièces en enfilade, meublées de divans à coussins de cuir, de petites tables et de chaises incrustées de nacre, de grands plateaux de cuivre ouvragés, donnent sur une cour à arcades avec un jet d'eau au milieu ; il fait frais rien qu'à le regarder.

Un peu plus loin, toujours pour **Tartarin**, on monte deux immenses décors de salons tout blancs, avec de grandes portes vitrées. Dehors : la façade d'une maison arabe.

DERNIÈRE HEURE

— **La Chanson d'une Nuit**, production G. Stapenhorst de la Nfa, interprété par Kate de Nagy, Paul Bernard et Lucien Baroux est complètement terminé et sera présenté incessamment à Paris.

— Jean Courguet va entreprendre prochainement la réalisation d'un scénario de Jean Périne, **L'Affaire Coquelet**.

— Marcel L'Herbier et sa troupe reviennent de Grasse où ils ont tourné, dans la villa de M. Francis de Croisset, les extérieurs du **Scandale**.

— Il y a quelques jours, MM. Jérôme et Jean Tharaud ont présidé la séance de la tribune libre du Cinéma consacrée au cinéma hongrois.

— Henri Marchand, le sympathique acteur que nous a fait remarquer René Clair, vient d'épouser Mlle Jeanne Decote.

— Par contre Norma Talmadge vient d'obtenir le divorce d'avec son mari, le producteur Joseph M. Schenck et s'est déjà remariée.

— Jean Weber délaisse provisoirement le cinéma... et la Comédie-Française. Il est actuellement tournée dans les principales villes de Belgique.

— Maria Chapdelaine, l'œuvre de Louis Hémon que Julien Duvivier tourne pour l'écran, sera réalisée en deux versions, anglaise et française.

— **Le Greluchon délicat**, la pièce de Jacques Natanson, va être portée à l'écran.

— On prépare un nouveau film **Airs tziganes** d'après une idée de Robert Liebmann sur une musique de Sarasate.

— Robert Liebmann et Louis Verneuil ont été engagés pour écrire le dialogue de **Fantaisie hongroise**. Ces deux écrivains ont également écrit ensemble **Flagrant délit**.

— Le peintre René Hubert vient de s'embarquer sur le " Paris " à destination d'Hollywood où un contrat de la Fox l'attend pour exécuter les maquettes des costumes de **Marie Galante** ainsi que de ceux de **Music in the air**.

— Harold Lloyd tourne actuellement sous la direction de Sam Taylor : **The cat's paw** (la patte du chat).

— Pierre-Richard-Willm sera la vedette d'un film que doit tourner Pierre Billon, **La Maison des dunes**, dont l'action se passera pour une grande partie en Flandre.

— **Le Monde où l'on s'ennuie** d'Edouard Cailleron, va être adapté à l'écran par Alex Nadis qui en écrit les dialogues.

— Victorien Sardou va à nouveau être adapté à l'écran par les soins de Jacques Hoursin qui prépare **Odette**, avec Francisca Bertini et Samson Faonsilber.

— **Gueule d'amour**, d'André Bember, va être adapté par Serge de Poligny.

— René Navarre tourne **Cocaine** sous la direction de Louis Lucot.

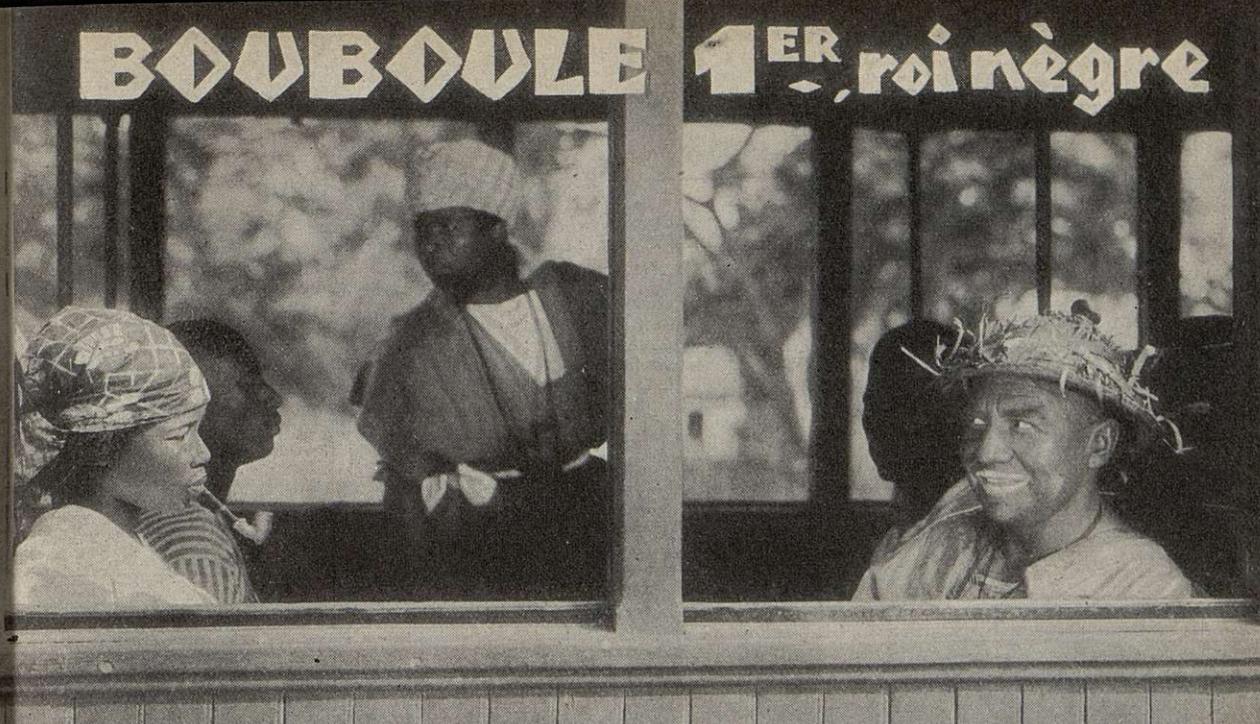
— **Cartouche** que tourne Daroy, est interprété par Abel Jacquin, Lalloz, Jacqueline Mignac et Milla Parely.

— Mino Burney s'est vu confier un rôle dans **Lilas blanc** que tourne Charles Anton.

— **Le Rouge et le Noir**, de Stendhal va être adapté à l'écran allemand par Gustav Froelich.

— E.-A. Dupont, le metteur en scène de **Variétés**, va tourner en Amérique pour M.G.M. **La Femme de mon frère**.

— En Amérique, une société vient de se fonder dans le but de ne tourner que des œuvres des auteurs dramatiques les plus célèbres du monde entier.



FILM RACONTE

Georges MILTON	Bouboule 1 ^{er}
Victor VINA.....	Hermann
CLEMENT	Cormier
Fifi PRECART	Loula-Loula

Georges Vinot est chargé d'une mission. Il doit transporter six diamants de très grande valeur, de Paris au propriétaire d'un comptoir colonial en pleine brousse africaine. Mais Georges se doute bien de quelque chose. On ne serait pas allé le chercher, lui, pauvre chômeur en vagabondage, pour lui confier une affaire si importante. Tout cela est louche.

Et en effet, si Georges Vinot avait pu se trouver quelques heures auparavant dans le bureau de Cormier, le grand financier, il aurait appris que ce dernier est à la veille d'être ruiné et emprisonné (comme tout financier qui se respecte). Il aurait appris que cet argentier avait besoin d'une forte somme liquide. Que, à court de moyens, il avait envisagé celui-ci pour se procurer les espèces nécessaires : Expédier un homme de confiance en Afrique avec des bijoux de valeur. Assurer pour une très forte somme l'homme et bijoux. Tuer l'homme, faire disparaître les bijoux et voilà l'assureur obligé de payer à Cormier la rondelette somme nécessaire pour se renflouer. Evidemment, évidemment, c'est dangereux, mais, comme dit Cormier, « on ne fait pas d'omelette sans casser les œufs ».

Mais, répétons-le, notre Bouboule (c'est ainsi que ses camarades chômeurs ont surnommé Georges Vinot) se doute de quelque chose.

D'autant qu'il s'aperçoit sur le bateau qu'il est surveillé par deux équivoques individus — probablement ceux qui sont chargés de « faire le coup », c'est-à-dire de le détruire.

Mais Bouboule, malgré ses mines de coq en pâte, est un débrouillard, et, alors que les deux complices de Cormier ont prévu leur coup pour le bateau, c'est Bouboule qui les fait arrêter, emprisonner et débarquer à Dakar. Le voilà donc débarrassé de deux gêneurs, mais c'est reculer pour mieux sauter. Il arrive bien chez Hermann, l'homme à qui il doit remettre les bijoux, mais ce dernier s'arrange pour faire disparaître les bijoux et faire croire que Bouboule en est le voleur.

Bouboule, qui, répétons-le, voit très clair, demande

à l'administrateur de la région huit jours pour trouver les vrais coupables, c'est-à-dire Hermann et un de ses complices noirs qui fait, pour le compte de potentats nègres, la traite des noirs. Bouboule donc, s'échappant avec la complicité de l'administrateur qui le sait innocent, s'enfonce dans la brousse africaine et après bien des aventures parvient dans un village nègre.

Mai lui en prit ! Car il est déshabillé, solidement ligotté et porté sur un bûcher où il est destiné à être cuit et... mangé.

Heureusement que dans la tribu, il y a Loula-Loula, une magnifique négresse. Bouboule le sent bien, du haut de son bûcher (pas encore allumé) il a ce qu'on appelle une « touche » et si il se voit tout-à-coup libéré, il se doute bien que c'est grâce à une intervention de Loula-Loula qu'il a vue parler à l'oreille du Roi.

A peine vient-il d'être libéré, qu'une troupe de nègres fait irruption dans le village et s'empare de toutes les femmes, mettant le feu à toutes les cases. Bouboule a reconnu dans cette nuée de bandits, le complice d'Hermann et ses hommes, chargés de la traite des femmes.

Par une manœuvre d'une habileté inouïe, Bouboule réussit à faire cerner la bande nègre.

Et savez-vous ce que lui vaut cet acte de bravoure ? Tout simplement le trône de Bounana, le village nègre qu'il vient ainsi de sauver de la ruine et de la destruction.

Vous savez déjà qui sera la reine : Loula-Loula sera la reine, épouse de Bouboule 1^{er}, roi nègre.

Pourtant, Bouboule 1^{er}, grand honnête homme (quelle rareté !) ne veut pas prendre possession de son trône avant d'avoir fait un petit voyage à Paris pour régler le compte d'un certain Cormier, grand malhonnête homme (c'est moins rare), à qui il offre un petit voyage à la Santé. Bouboule 1^{er} peut régner.

Bouboule 1^{er}, roi nègre, est vivant. Vive Bouboule 1^{er}.
Georges COLMÉ.

LES FILMS DE LA SEMAINE



Ivan Mosjoukine et Saturnin-Fabre

L'ENFANT DE CARNAVAL

Interprété par Ivan Mosjoukine, Tanja Fédor, Saturnin-Fabre et le Petit André
Réalisation de Alexandre Volkoff

En rentrant chez lui, un fêtard trouve à sa porte un bébé abandonné. Il le garde et engage une nurse pour l'élever. Une coïncidence fait que cette nurse est justement la mère de l'enfant. Elle avoue tout et notre fêtard s'éprend peu à peu d'elle, au point de délaisser bientôt ses amis. Mais cinq ans après, alors que chacun est heureux, et que la « nurse » s'apprête à épouser son « patron », pour

mieux élever « leur » enfant, survient le mari. La mère, fidèle à son devoir, oublie l'amant pour retrouver le père de son enfant. Un beau sujet, humain, émouvant, que Volkoff a traité avec beaucoup d'habileté et de savoir-faire dans la mise en valeur d'une riche mise en scène. Le film nous apporte ceci de rare et de poignant, que commençant bien et se déroulant plutôt dans une atmosphère de gaieté, il finit tristement, sinon tragiquement. Mosjoukine a conservé le charme qu'on lui connaît. Le reste de l'interprétation est honnête.

NANA

Interprété par Anna Sten, Philips Holmès et Lionel Atwill
Réalisation de Dorothy Arzner



A gauche : Anna Sten

Nana devient vedette, grâce aux complaisances qu'elle a pour le directeur d'un théâtre. Elle est également l'amie d'un grand-duc, mais s'éprend du beau lieutenant, Georges de Muffat. Le frère de ce dernier, pour rompre cette liaison, envoie Georges aux colonies, mais lui-même tombe amoureux de Nana et devient son amant. Quand, la guerre de Prusse éclatant, le frère revient, tout est découvert et Nana, pour éviter un duel entre les deux frères, se donne la mort.

Il n'est pas douteux que dans cette adaptation cinématographique de l'œuvre de Zola, l'esprit de l'auteur a été trahi. Oublions donc le livre et admirons Anna Sten, interprète du rôle de Nana, pour sa beauté et son talent, étranges tous les deux. Elle a un jeu tout à fait différent de ce que l'on est habitué de voir et rien n'est plus intéressant que de suivre l'évolution de son caractère dans les divers milieux où la mène le scénario. Comme toujours, dans un film américain, chaque interprète, du premier rôle au dernier figurant, joue avec conscience son rôle. Comme aussi dans la plupart des films tournés à Hollywood, la technique est irréprochable.

JEUNESSE

Interprété par Jean Servais, Lisette Lanvin, Robert Arnoux et Paulette Dubost
Réalisation de Georges Lacombe



Paulette Dubost et Jean Servais

La simplicité émouvante du sujet est une des grandes qualités de ce film. Marie, qui tente de se noyer, est sauvée par Pierre à qui elle apprend qu'elle a été abandonnée par son ami Louis. Pierre s'amourache de Marie. Un autre jeune homme, Jean, ami de Pierre, rencontre Marie et en tombe amoureux sans que celui-ci le sache. Marie hésite entre les deux quand elle apprend qu'elle est enceinte de celui qui l'a abandonnée. Par suite d'une confidence de Gisèle, amie de Marie, tout se sait. Jean et Pierre

apprennent qu'ils sont rivaux et que celle qu'ils aiment est liée. Pierre offre pourtant à Marie de l'aider, mais celle-ci va rejoindre Louis, qui a compris son devoir. Georges Lacombe qui a déjà à son actif de nombreuses réussites, a réalisé un film de grande qualité, avec lequel il réussit à nous plonger littéralement dans l'atmosphère de Paris, chère à son maître, René Clair. Il le fait avec moins de poésie, de fantaisie que Clair, mais certainement avec plus de vérité. C'est l'âme simple, incrédule et tourmentée du vrai Parisien qu'il nous décrit avec tant d'adresse. Il a su choisir des interprètes qui ont senti leur rôle avec une justesse digne d'éloge.

LILIOM

Interprété par Charles Boyer, Florelle, Magdeleine Ozeray et Alcover
Réalisation de Fritz Lang



Magdeleine Ozeray et Charles Boyer

Liliom est à la fois un bonimenteur de foires, un Don Juan et la terreur de son quartier. Par amour pour une petite bonne, Julie, et par orgueil, il abandonne son travail et vit de la complaisance de certaines femmes. Sur le point d'être arrêté par suite d'un mauvais coup, il se tue. Deux émissaires de Dieu viennent le chercher sur terre et l'emmenent au ciel. Seize années de purgatoire attendent Liliom. Je laisse au film le soin de les dérouler devant vos yeux.

Au thème d'une inspiration très poétique de Molnar, auteur tchèque, Fritz Lang a ajouté des rimes qui sont marquées de sa forte personnalité. Mais il n'est pas le seul à qui revient le mérite d'une telle réussite. Le dialogue de Bernard Zimmer aide à créer une atmosphère curieuse, la photo de Rudy Mathé est toujours excellente, les décors de Paul Colin complètent le dialogue de Zimmer. Florelle a retrouvé (enfin !) avec Liliom un rôle qui cadre parfaitement avec son véritable tempérament. Magdeleine Ozeray n'a pas un rôle très marquant. Quant à Charles Boyer, il est ce qu'il a toujours été : un magnifique acteur.

COURRIER DES LECTEURS

Iris répond ici gratuitement, chaque semaine, à toutes questions qui lui sont posées, concernant le monde et l'activité cinématographique

Amitié. — Avoir un bon copain, c'est plus fidèle qu'une blonde ! n'est-ce pas, mademoiselle ? Henri Rollan, 30, rue de Bruxelles, à Paris (9^e). Germaine Dermoz qui, comme vous le dis d'autre part ma collègue Arlette Jazarin, est la femme de Jean Galland, habite à Paris (6^e), 9, rue Saint-Romain. Madeleine Ozeray, 27, rue Montrozier, à Neuilly-sur-Seine. Valentine Tessier, 12, rue Saint-Janvier, à Neuilly-sur-Seine. Photo Charles Boyer et catalogue envoyés. Je profite de l'occasion que vous m'offrez pour adresser aux fidèles lecteurs de **Ciné-Magazine** et au nom de toute la rédaction, les plus vifs remerciements pour la grande sympathie qu'ils nous ont manifesté à l'occasion de l'heureuse transformation qu'a subi notre journal.

Joseph Hoche. — Voici les adresses que vous me demandez : Jean Murat, 20, avenue de Neuilly, à Neuilly-sur-Seine. Jeanne Helbling, 9 bis, rue Casimir-Pinel, également à Neuilly-sur-Seine. Quant à la proposition que vous nous faites, je vous informe qu'il nous est impossible d'y donner suite, tout au moins en ce qui concerne la couverture. Mille regrets et... sans rancune.

As du cinéma. — M. Bernard Natan lui-même est le directeur général pour la France (et même le monde entier) de la firme Pathé-Natan. Directeur du service des cinémas de province de cette firme : M. Ronger. Directeur général de Gaumont-Franco-Film-Aubert : M. Paul Keim. Directeur du service des cinémas de province de cette firme : M. Ventadour. Mais, bigre ! que voulez-vous donc à ces importantissimes personagissimes ?

I love Gaby. — Ne connaîtriez-vous pas, par hasard, une certaine personne nommée **Miss Monde**. Et si elle est moins indiscrete que vous, soyez gentil de lui donner le bonjour de ma part. La première artiste a 40 ans et la deuxième 28 ans ; mais, surtout, gardez ça pour vous, sinon, gare à vos oreilles ; elles sont sûrement très jolies, mais je n'hésiterai pas à les couper si vous allez révéler le nom des deux artistes françaises dont je vous donne l'âge. Magdeleine Ozeray habite à Neuilly-sur-Seine, 27, rue Montrozier. J'ai déjà envisagé d'ouvrir une rubrique de demande de correspondants. Envoyez-moi donc votre demande. Je la mettrai de côté et dès que j'en aurai reçu un certain nombre, c'est-à-dire d'ici deux à trois semaines, j'ouvrirai cette rubrique. Quant au délai que je demande pour répondre, vous pouvez constater par vous-même qu'il est très court. Pas plus de trois ou quatre renseignements par réponse, surtout !

Suzanne, c'est moi. — Et Danielle, qui est-ce, hein ? Kate de Nagy, Berlin, Charlottembourg 9, Krantzallée 8, Paris. Henri Rollan, 30, rue de Bruxelles, Pola Illery, c/o C.I.D., 8, rue Alfred-de-Vigny. Magdeleine Ozeray, 27, rue Montrozier, à Neuilly-sur-Seine. Claudette Colbert, Beverly Hills, Hollywood.

Marcel Robert. — Florelle, 7 bis, avenue Philippe-le-Boucher, à Neuilly-sur-Seine. Marcelle Chantal, 4, avenue Rodin (16^e). Marie Glory, place Napoléon, à Maisons-Laffitte. Renée Saint-Cyr, hôtel Pierre 1^{er} de Serbie, avenue Pierre-1^{er}-de-Serbie (16^e). L'adresse d'Henry Garat est bien celle que vous indiquez. Alice Field habite dans le 7^e arrondissement. Entre parenthèses : je remarque que vous faites partie de la grande famille des partisans du moindre effort, car pour ce qui est de se creuser les méninges pour trouver un pseudo transcendant...

Lovely Peter. — Dommage que je ne m'appelle pas Pierre. J'aurais pu croire qu'il s'agissait de moi ; enfin, tant pis ; je me consolerais en disant beaucoup de mal de Peter. Lequel a bien été lancé par Gémier sur un théâtre des boulevards. Il habite aujourd'hui 5, place du Panthéon, à Paris (5^e).

Mado. — Ainsi, en changeant la périodicité de **Ciné-Magazine**, nous nous sommes mis à dos Mado ! Que Mado que nous nous sommes mis à dos sache que si nous avons changé notre formule, c'est parce que nous sommes sûrs que nous pourrions mieux répondre à la soif cinématographique de Mado que nous nous sommes mis à dos. A propos, j'ai l'impression que vous m'avez posé une question. Répondons, répondons, répondons... C'est France Dhélia qui a interprété le rôle de la jeune surveillante de **La Maternelle**.

Potache. — Potasse ton droit ou ta médecine plutôt que de t'occuper de cinéma ; ne crois-tu pas, Monsieur, que ça vaut mieux ! Jean Veberne tourne pas en ce moment. C'est dans « La femme invisible » que nous l'avons vu pour la dernière fois.

A.B.C.D.E.F. — Bravo, trois fois bravo ; si tout le monde était aussi instruit que vous, le monde irait loin... Mais, bon sang, que veulent dire ces six mystérieuses lettres ? Notre administration se charge de l'expédition de toutes les photos d'artistes que vous pouvez désirez ; envoi franco contre 3 francs par photo pour les 18-24.

Amoureux fou de Claudette Colbert. — **Ciné-Magazine** se chargera, sur simple demande de votre part, de vous faire parvenir quelques grains d'élébore, c'est radical. Il est vrai qu'en regardant la deuxième couverture de ce numéro, on comprend votre folie. La

pas me donner votre adresse. Il vous aurait certainement assigné en correctionnelle. Le film **Lac-aux-Dames** est, en effet, sorti à Bruxelles avant Paris. Il va être projeté sur l'écran des Miracles incessamment. Jean-Pierre Aumont, 195, boulevard Malesherbes à Paris. Alice Field a définitivement adopté la couleur blonde pour ses cheveux ; à mon avis, elle est mieux ainsi.

Nous rappelons à nos lecteurs que pour une période indéterminée "Ciné-Magazine" offre à ses nouveaux abonnés d'un an UNE PRIME consistant en 3 VOLUMES d'une valeur de 12 francs chaque.

Chaque abonné recevra, dès réception de sa souscription une liste de 50 titres dans laquelle il choisira 3 volumes que nous lui adresserons immédiatement.

ABONNEZ-VOUS !

Admirateur d'Herriot : C'est une suggestion qui n'est pas à dédaigner. Et un film qui s'intitulerait par exemple **La Mère malade** et serait interprété comme vedette masculine par Edouard Herriot serait assuré du plus franc succès. Mais qui lui donner comme partenaire féminine ? Voilà le hic ! Allons, voilà un bon remède à la crise budgétaire : au lieu de payer de grosses pensions aux hauts fonctionnaires retraités (je ne parle pas d'Edouard I), donnons-leur la vedette de films nationaux ; pour l'Etat, ce sont des millions en perspective du bon côté de la balance budgétaire.

Boulette et Boulotte : Hum ! c'est tentant ça, on en mangerait. Roland

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT

Ce billet est valable du 3 Mai au 9 Mai 1934

NE PEUT ÊTRE VENDU

BON A DÉCOUPER

réalisation de « Cléopâtre » n'est pas encore terminée. Cecil B. de Mille engage aujourd'hui encore des acteurs pour entourer Claudette dans ce film. Vous pouvez écrire à Claudette Colbert, en adressant votre lettre aux films Paramount, 1, rue Meyerbeer, qui fera suivre.

Dernière heure : C'est un plagiat. Vous avez chipé au talentueux courriériste de **Ciné-Magazine**, le titre d'une rubrique où il vous met au courant de tout ce qui se fait dans le monde cinématographique. Vous avez bien fait de ne

Toutain s'est marié il y a quelques mois avec une belle Américaine. Si vous voulez lui adresser vos vœux... et vos regrets, écrivez-lui, 23, rue Nicolo, à Paris.

Petite Mireille : Vous n'êtes pas en cela très différente de l'autre Mireille, celle du Palais-Royal. Adressez-moi le lettre que vous destinez à Robert Florey, je la lui ferai parvenir. Il fait en ce moment un long périple en Chine où il se documente pour trois films différents.

IRIS.

PROGRAMME DES CINÉMAS DE PARIS

pour la semaine du 4 au 10 Mai 1934

Les salles précédées du signe O donnent un spectacle permanent.
Les salles précédées du signe ■ acceptent nos billets à tarif réduit.

1^{er} ARRONDISSEMENT

O STUDIO UNIVERSEL, 31 av. Opéra.
Une soirée étrange.

2^e

O CINEAC, 5, bd des Italiens.
Actualités. Dessins animés.
O CINE-OPERA, 32, av. de l'Opéra.
Liliom.
O CINEPHONE, 6, bd des Italiens.
Actualités. Dessins animés.
O CORSO-OPERA, 27, bd des Italiens.
X 27.
O CAUMONT-THEATRE, 7, b. Poissonnière
O IMPERIAL-PATHE, 29, Bd Italiens.
Sapho.

LES MIRACLES, 100, rue Réaumur.
Au bout du monde.
O MARIVAUX-PATHE, 15, bd Italiens.
Ces Messieurs de la Santé.
OMNIA-PATHE, 5, bd Montmartre.
Non communiqué.
PARISIANA, 27, bd Poissonnière.
Mireille.
D REX, 1, boulevard Poissonnière.
L'Enfant du Carnaval.

3^e

BERENGER, 49, rue de Bretagne.
Quelqu'un a tué.
O KINERAMA, 37, bd Saint-Martin.
King-Kong, Héritier du Bal Tabarin
MAJESTIC, 31, boulevard du Temple.
Têtes brûlées.
PALAIS DES ARTS, 325, r. St-Martin.
■ PALAIS DES FETES, 8, r. aux Ours.
Rez-de-chaussée : Cette nuit-là.
1^{er} étage : *Fakir du Grand Hôtel.*

4^e

O CYRANO, 40, boulevard Sébastopol.
Quelqu'un a tué. Prenez garde à la peinture.
HOTEL-DE-VILLE, 20, rue du Temple.
SAINT-PAUL, 73, rue Saint-Antoine.

5^e

CLUNY, 60, rue des Ecoles.
■ MESANGE, 3, rue d'Arras.
Gardez le sourire. Calvalcade.
MONCE, 34, rue Monge.
Cette nuit-là.
PANTHEON, 13, r. Victor-Cousin.
Das Lied einer nacht.
SAINT-MICHEL, 7, pl. Saint-Michel.
Trois pour cent.
URSULINES, 10, rue des Ursulines.
Vol de nuit.

6^e

BONAPARTE, 76, rue Bonaparte.
Liliom.
■ DANTON, 99, bd St-Germain.
La Châtelaine du Liban.
PARNASSE-STUDIO, 11, r. J.-Chaplain.
Thomas Garner.
RASPAIL, 91, boulevard Raspail.
Madame Bovary.
■ REGINA-AUBERT, 155, r. de Rennes
Liebelei.

7^e

CINE-MAGIC, 22, 28, av. M.-Picquet.
Gd CINEMA AUBERT, 55, av. Bosquet.
LA PAGODE, 59 bis, r. de Babylone.
La vie privée d'Henri VIII (v. or.)
RECAMIER, 3, rue Récamier.
La Châtelaine du Liban.
SEVRES, 80 bis, rue de Sèvres.
STUDIO MAGIC-CITY, 178, r. Univers.

8^e

CINEMA CH.-ELYS., 188 av. Ch.-Elys.
La Croisière jaune.
CIN. VOYAGES, 32 bis, bd Batignolles.
La Croisière jaune.
CLUB D'ARTOIS, 45, rue d'Artois.
S. O. S. Iceberg. Aunt Sally.
COLISEE, 38, av. Champs-Élysées.
Le Rosaire.
ELYSEE-CAUMONT, 79, av. Ch.-Elysées.
Carioca.

ERMITAGE (Club des Ursulines).
New-York, Miami.
LORD-BYRON, 122, av. Ch.-Elysées.
Nana.
O MADELEINE, 14, b. de la Madeleine.
Le Tourbillon de la danse.
O MARGIN-PATHE, 27, av. Ch.-Elys.
Le Grand Jeu.
O PEPINIERE, 9, rue de la Pépinière.
STUDIO DIAMANT, pl. St-Augustin.
Fille du Sud.
WASHINGTON-PALACE, 14, r. Magellan.
I cover the waterfront. L. State troop.

9^e

AGRICULTEURS, 8, rue d'Athènes.
Liliom.
AMERICAN-CINEMA, 23, bd de Clichy.
Knock.
O APOLLO, 20, rue de Clichy.
Wonder bar.
ARTISTIC, 61, rue de Douai.
O AUBERT-PALACE, 24, bd Italiens.
Tumultes.
O CAMEO, 32, bd des Italiens.
The night's to-night.
O CINE-ACTUALITES, 15, Fg-Montm.
Actualités. Dessins animés.
O CINE-PARIS-MIDI, gare St-Lazare.
Actualités. Dessins animés.
EDOUARD-VII, 10, rue Edouard-VII.
Little women (Katharine Hepburn).
GAITE ROCHECHOUART.
LE LAFAYETTE, 9, rue Buffault.
Léopold le Bien-Aimé, Article 330.
O MAX LINDER-PATHE, bd Poissonnier.
Sans soucis.
O OLYMPIA, 28, bd des Capucines.
Bouboule 1^{er}, roi nègre.
O PARMOUNT, 2, bd des Capucines.
Le masque qui tombe.
ROCHECHOUART-PATHE, 66, r. Roch.
Cette nuit-là.
ROXY, 65 bis, rue Rochechouart.
La Margoton du Bataillon.
L'ange Gardien.
STUDIO CAUMARTIN, 25, r. Caumart.
Lady for a day.
O THEATRE COMEDIA, 47, bd Clichy.
King-Kong.

10^e

O BOULVARDIA, 42, bd. B.-Nouvelle.
La Mélodie du cœur.
Au royaume des Rennes.
O CARILLON, 30, bd Bonne-Nouvelle.
O CHATEAU-D'EAU, 61, r. Chât-d'Eau.
Gardez le sourire. Robinson moderne.
O CRYSTAL-PALACE, 9, r. la Fidélité.
O EL Dorado, 4, bd de Strasbourg.
J'étais une espionne.
EXCELSIOR-PATHE, 23, r. E.-Varlin.
Fédora.
FOLIES-DRAMATIQUES, 40, r. Bondy.
Autour d'une évasion.
LE GLOBE, 17, Fg Saint-Martin.
Cette nuit-là.
LOUXOR, 170, boulevard Magenta.
Cette nuit-là.
PALAIS DES GLACES, 37, Fg Temple.
La Châtelaine du Liban.
O PARIS-CINE, 17, bd de Strasbourg.
L'impératrice et moi. Ames libres.
■ PARMENTIER, 156, av. Parmentier.
O PATHE-JOURNAL, 6 bd Saint-Denis.
Actualités. Dessins animés.
O SAINT-DENIS, 8, bd Bonne-Nouvelle
Papa sans le savoir.
TEMPLE-SELECTION, 77, Fg Temple.
L'Ami Fritz. Les morts vivants.
TIVOLI 14, rue de la Douane.

11^e

ARTISTIC-CINEMA, 45 bis, r. R.-Lenoir
Simone est comme ça.
Les bleus du ciel.
BASTILLE-PALACE, 4, bd R.-Lenoir.
La Foire aux illusions.
Coupe de Calcutta.
BA-TA-CLAN, 50, bd Voltaire.
La Foire aux illusions.
Au Pays du soleil.

CASINO NATION, 2 bis, av. Tailleb.
N'épouse pas ta fille.
Amour quand tu nous tiens.
CINE-MAGIC, 72, rue de Charonne.
O CINE-PARIS-SOIR, 5, av. République
EXCELSIOR, 105, av. la République.
IMPERATOR, 113, rue Oberkampf.
LE ROYAL, 94, avenue Ledru-Rollin.
PALERMO-CINEMA, 101, bd Charonne.
Conflicts. Gardez le sourire.
SAINT-SABIN, 27, rue Saint-Sabin.
TEMPLIA, 18, faubourg du Temple.
L'Auberge en folie. Maman Colibri.
VOLTAIRE-AUBERT-PALACE, r. Roqf

12^e

DAUMESNIL-PALACE, 216, av. Daum.
LYON-PATHE, 12, rue de Lyon.
La Châtelaine du Liban.
NOVELTY, 29, avenue Ledru-Rollin.
RAMBOUILLET, 12, r. de Rambouillet.
Ne sois pas jalouse. Le damné.
REUILLY-PALACE, 60, bd de Reuilly.
Fin de saison. Mireille.
TAINÉ-PALACE, 14, rue Tainé.

13^e

CINEMA DES BOSQUETS, 60, Donrém
Le bidon d'or. Matriecule 33.
CINEMA DES FAMILLES, 141, Tolbiac.
Les Misérables (2^e époque).
EDEN des COBELINS, 57, av. Gobelins.
ITALIE, 174, avenue d'Italie.
Opera 13. Kiki.
■ JEANNE D'ARC, 45, bd St-Marcel.
Gardez le sourire. Toi que j'adore.
■ PALACE D'ITALIE, 190, av. Choisy.
Gardez le sourire. Toi que j'adore.
PALAIS DES COBELINS.
SAINT-MARCEL, 67, bd St-Marcel.
Cette nuit-là.

14^e

CASINO MONTPARNASSE, 35, r. Gaité.
Liebelei.
CINEMA PATHE, 97, av. d'Orléans.
CINEMA DENFERT, 24, pl. D.-Rocher.
Un Fils d'Amérique.
Quelqu'un a tué.
O DELAMBRE-CINEMA, 11, r. Delamb.
Back Street.
GAITE-PALACE, 6, rue de la Gaité.
Tout au vainqueur. Le monde change.
MAINE-PALACE, 95, av. du Maine.
MAJESTIC-BRUNE, 224, rue Vanves.
MONTPARNASSE, 3, rue d'Odessa.
La Châtelaine du Liban.
MONTROUGE, 73, avenue d'Orléans.
OLYMPIC, 10, rue Boyer-Barret.
N'épouse pas ta fille.
Son Altesse immériale.
ORLEANS-PALACE, 100-102 b. Jourd.
La Maternelle.
PERNETY-PALACE, 46, rue Pernet.
RASPAIL, 216, boulevard Raspail.
Constant nymph.
SPLENDIDE, 3, rue La Rochelle.
TH. MONTROUGE, 70, av. d'Orléans.
UNIVERS, 42, rue d'Alésia.

15^e

■ CASINO GRENELLE, 86, a. E.-Zola.
CINE CAMBRONNE, 100, r. Lecourbe.
Miche. Démon du sous-marin.
CINE FALGUIERE, 12, r. A.-Moissant.
CONVENTION, 29, rue Alain-Chartier.
FOLIES-JAVEL, 109 bis, r. St-Charles.
Le chien jaune. Douaumont.
GILBERT, 115, rue de Vaugirard.
Madame Bovary.
GRENELLE-PATHE, 122, r. du Théâtre
L'Article 330. Léopold le Bien-Aimé.
GRENELLE-PALACE-AUBERT, a. E.-Z.
LECOURBE-PATHE, 115, r. Lecourbe.
La Châtelaine du Liban.
MACIQUE, 204-206, r. la Convention.
La Châtelaine du Liban.
NOUVEAU THEATRE, 273, r. Vaugir.
Quelqu'un a tué, Madame Bovary.

PALAIS-CROIX-NIVERT, 55, r. C.-Niv.
St-CHARLES-PATHE, 72, r. St-Charles.
La Châtelaine du Liban.
SPLENDIDE-CINEMA, av. M.-Picquet.
■ VARIETES-CINEMA, 17, r. C.-Nivert
L'Amour guide.

16^e

ALEXANDRA, 12, rue Czernoviz.
AUTEUIL-BON-CINEMA, 40, r. Fontain.
La Fusée.
■ GRAND-ROYAL, 85, av. Gde-Armée.
EXELMANS-CINEMA, 14, bd Exelmans.
La Foire aux illusions.
Gardez le sourire.
MOZART-PATHE, 51, rue d'Auteuil.
J'étais une espionne.
PALLADIUM, 85, r. Chard-Lagache.
Porte St-CLOUD-PALACE, 17, r. Gudin.
Fin de saison. Fra Diavolo.
REGENT, 22, rue de Passy.
THEATRE RANELACH, 5, r. Vignes.
VICTOR-HUCO-PATHE, 65, St-Didier.
La Bataille.

17^e

BATIGNOLLES-CINEMA, 59, Condam.
Cette nuit-là. Prenez garde à la peinture.
CHANTECLER, 76, avenue de Clichy.
CLICHY-LEGENDRE, 128, r. Legendre.
CLICHY-PALACE, 49, av. Clichy.
Casanova.
COURCELLES, 118, r. de Courcelles.
Nuisance.
DEMOURS, 7, rue Demours.
Celle qu'on accuse. Sérénade à trois.
EMPIRE, 41, avenue Wagram.
La Reine Christine.
GLORIA-PALACE, 106, av. de Clichy.
Gardez le sourire.
Le Bataillon des sans-amour.
LE CARDINET, 112 bis, r. Cardinet.
LUTETIA-PATHE, 31, av. de Wagram.
J'étais une espionne.
MAILLOT, 74, av. Grande-Armée.
Madame Bovary.
PRINTANIA, 32, rue Brochant.
Les Misérables (3^e époque).
ROYAL-MONCEAU, 40, rue de Lévis.
O ROYAL-PATHE, 37, av. de Wagram.
Miquette et sa mère. Obsession.
STUDIO DE L'ETOILE, 14, r. Troyon.
Symphonie inachevée.
STUDIO des ACACIAS, 45 b. r. Acacias
Only Yesterday.
THEATRE des TERNES, 5, av. Ternes.
Fanny. Le Corsaire.
VILLIERS-CINEMA, 21, rue Legendre.
Fédora. Feu Toupinel.

18^e

O AGORA, 64, boulevard de Clichy.
Le baiser devant le miroir.
BARBES-PALACE, 34, bd Barbès.
Le coq du régiment.
CAPITOLE, 6, rue de la Chapelle.
Cette nuit-là.
CIGALE, 120, boulevard Rochechouart.
Un jour viendra.
CAUMONT-PALACE, place Clichy.
Judex.
MARCADET-PALACE, 110, r. Marcadet.
METROPOLE, 86, av. de Saint-Ouen.
Cette nuit-là.
MONCEY, 4, rue Pierre-Ginier.
MONTCALM, 124, rue Ordener.
La Foire aux illusions.
MOULIN-ROUGE.
Une nuit de folies.
C'était un musicien.
NOUVEAU-CINEMA, 124, rue Ordener.
Quelqu'un a tué.
ORDENER, 77, rue de la Chapelle.
Mon cœur et ses millions. Chicago.
■ ORNANO-PALACE, 34, bd Ornano.
Cette nuit-là.
ORNANO, 43, bd Ornano.
PALAIS-ROCHECHOUART, 56, bd Roch.
PETIT CINEMA, 124, av. de St-Ouen.
SELECT, 8, avenue de Clichy.
STEPHENSON, 18, rue Stephenson.
O STUDIO FOURMI, 120, bd Rochech.
STUDIO 28, 10, r. Tholozé. Marc. 36-07.
Soupe au canard.

19^e

AMERIC, 14, avenue Jean-Jaurès.
Fédora. Club de minuit.

BELLEVILLE-PALACE, 25, r. Belleville
La Châtelaine du Liban.
CINEMA-PALACE, 140, rue de Flandre.
FLANDRE-PALACE, 29, r. de Flandre.
■ FLOREAL, 13, rue de Belleville.
OLYMPIC, 136, av. Jean-Jaurès.
Son autre amour.
PALACE-SECRETAN, 1, av. Secrétan.
RENAISSANCE-CINEMA, 12 av. J.-Jaur.
RIALTO, 7, rue de Flandre.
■ SECRETAN-PALACE, 55, r. de Meaux

20^e

ALCAZAR, 6, rue du Jourdain.
Neiges sanglantes. Vautours.
AVRON-PALACE, 7, rue d'Avron.
La Châtelaine du Liban.
BAGNOLET-PATHE, 5, r. de Bagnolet.
■ COCORICO, 128, bd de Belleville.
Les Misérables (2^e époque).
DAVOUT-PALACE, 73, bd Davout.

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS

acceptant nos billets à tarif réduit

(Voir ci-contre le bon à découper et les conditions d'admission)
Les établissements de Paris acceptant nos billets sont dans le programme précédés du signe ■

BANLIEUE

AUBERVILLIERS. — Family-Palace.
BOURC-LA-REINE. — Régina-Cinéma.
BOIS-COLOMBES. — Excelsior-Cinéma.
CHARENTON. — Eden-Cinéma.
CHOISY-LE-ROI. — Splendide-Cinéma-
Théâtre.
ENCHIEN. — Enghien-Cinéma.
FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des
Fêtes.
LES LILAS. — Magic-Cinéma.
MALAKOFF. — Malakoff-Palace.
MONTREUIL-SOUS-BOIS. — Alham-
bra-Palace.
PANTIN. — Pantin-Palace.
SAINT-DENIS. — Pathé.
SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.
SAINT-OUEN. — Alhambra.
VILLENEUVE-SAINT-GEORGES. — Ex-
celsior-Cinéma.
VINCENNES. — Eden. — Printania-
Sonore.

DÉPARTEMENTS

AGEN. — Royal-Cinéma.
ANNECY. — Splendid-Cinéma. — Pa-
lace-Cinéma.
ANTIBES. — Casino d'Antibes.
ARRAS. — iCiné-Palace. — Kursaal.
BAYONNE. — La Féria.
BELFORT. — Cinéma-Brasserie Geor-
ges.
BESANCON. — Central-Cinéma.
BORDEAUX. — Variétés-Cinéma. —
Cinéma des Capucines. — Olympia.
BAR-LE-DUC. — Eden-Cinéma.
BOULOGNE-S.-MER. — Omnia-Pathé.
BOURG-EN-BRESSE. — Eden-Cinéma.
BREST. — Cinéma Saint-Martin. —
Théâtre Omnia. — Tivoli-Palace.
CADILLAC (Gironde). — Eldorado.
CAEN. — Cinéma Trianon. — Cinéma
Eden.
CAHORS. — Palais des Fêtes.
CANNES. — Cinéma Olympia. — Star-
Cinéma Mondain. — Majestic. — Li-
do-Cinéma. — Majestic-Plein Air.
CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.
CHARLEVILLE. — Cinéma-Omnia.
CHARLIEU (Loire). — Familia-Cinéma.
CHATEAUX-ROUX. — Cinéma-Alhambra.
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. —
Eldorado.
CLERMONT-FERRAND. — Ciné-Gergo-
via.
DENAIN. — Cinéma Villard.
DIJON. — Grande Taverne.
CANCES. — Eden-Cinéma.
GRASSE. — Casino Municip. de Grasse.
GRENOBLE. — Cinéma-Palace. — Sé-
lect-Cinéma. — Royal-Pathé. — Mo-
dern-Cinéma.
HAUTMONT. — Kursaal-Palace. — Ca-
sino-Théâtre-Cinéma.
JOIGNY. — Artistic-Cinéma.
LAON. — Kursaal-Cinéma.
LILLE. — Caméo. — Pathé-Wazennes.
— Omnia-Pathé.
LORIENT. — Sélect. — Royal. — Om-
nia.

FAMILY-CINE, 81, rue d'Avron.
Fanny.
FEERIQUE, 146, r. de Belleville.
La Châtelaine du Liban.
FLORIDA, 373, rue des Pyrénées.
GAMBETTA-ETOILE, 105, av. Gambetta
L'Article 330. Léopold le Bien-Aimé.
GAVROCHE, 118, bd de Belleville.
LUNA-CINEMA, 9, cours de Vincennes.
Embrassez-moi.
■ MENIL-PALACE, 3, r. Ménilmontant.
La Châtelaine du Liban.
PARADIS, 44, rue de Belleville.
■ PYRENEES-PALACE, 272, r. Pyrén.
PELLEPORT, 129, avenue Gambetta.
PHENIX-CINE, 28, r. de Ménilmontant.
STELLA-PALACE, 11, rue des Pyrénées
Les Misérables (2^e époque).
ZENITH, 17, rue Malte-Brun.
Gardez le sourire.

LYON. — Cinéma Variétés. — Cinéma
Grolée. — Empire-Cinéma. — Ciné-
ma Terreaux. — Cinéma Régina. —
Royal-Aubert-Palace. — Artistic-Ci-
néma. — Eden. — Odéon. — Athé-
née. — Idéal-Cinéma. — Tivoli. —
Lumina. — Bellocour.
MACON. — Salle Marivaux.
MARSEILLE. — Eden-Cinéma. — El-
dorado. — Olympia.
MILLAU. — Grand Ciné Pailhous.
MONTEAUX. — Majestic (vendredi,
samedi, dimanche).
MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma. —
Cinéma-Pathé. — Royal Athénée. —
Le Capitole.
NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. —
Cinéma Katorza. — Royal-Ciné. —
Théâtre Apollo. — Majestic-Cinéma.
NANCY. — Olympia.
NICE. — Idéal. — Olympia-Cinéma. —
Eldorado-Cinéma.
NIMES. — Eldorado.
OYONNAX. — Casino-Théâtre.
PERIGUEUX. — Cinéma-Palace.
POITIERS. — Ciné Castille.
PORTETS (Gironde). — Radius-Cinéma.
REIMS. — Eden-Cinéma.
ROANNE. — Salle Marivaux.
ROCHEFORT. — Apollo-Palace. —
Alhambra-Théâtre.
SAINT-CHAMOND. — Variétés Cinéma.
SAINT-ETIENNE. — Fémina-Cinéma.
— Royal-Cinéma. — Family-Théâtre.
SETE. — Trianon.
STRASBOURG. — U. T. La Bonbonniè-
re de Strasbourg. — Cinéma Olym-
pia. — Grand Cinéma des Arcades.
TAIN (Dôme). — Royal-Cinéma (samedi
et dimanche soir).
TOULOUSE. — Gaumont-Palace. — Tri-
gnon.
TOURCOING. — Splendid.
TROYES. — Royal-Croncels (jeudi).
VALLAURIS. — Eden-Casino.
VIRE. — Sélect-Cinéma.

ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia. —
Trianon-Palace.
CASABLANCA. — Eden.
TUNIS. — Cinéma-Modern. — Cinéma
Goulette.

ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma
Eden.
BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace.
— La Cigale. — Eden-Ciné. — Ciné-
ma des Princes. — Majestic-Cinéma.
BUCAREST. — Boulevard-Palace. —
Classic. — Fascati. — Cinéma Théa-
tral. — Orasulul T.-Séverin.
CONSTANTINOPLÉ. — Alhambra Ci-
né-Onéra. — Ciné Moderne.
GENEVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo.
— Cinéma-Palace. — Ciné-Etoile.
NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.
NEUFCHATEL. — Cinéma-Palace.

CINÉ MAGAZINE

3 MAI 1934

1 fr 50

TOUS LES JEUDIS



Claudette Colbert

qu'on applaudit actuellement dans trois films
et qui sera prochainement

" CLÉOPATRE "